

Le théâtre du rond point

Comédie en deux actes
de Jérôme VUITTENEZ



Cette pièce est sous licence **Creative Commons**

<http://creativecommons.org/licenses/by-nd/2.0/fr/>

Vous êtes libre de de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon les conditions suivantes :

- Vous devez citer le nom de l'auteur original
- Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.
- Pas de déclaration à la SACD
- Pas de droits d'auteur

Caractéristiques

Durée approximative : 80 minutes

Distribution (5 personnages de sexe indifférent) :

- **L'OUVRIER** : Travaillant dans une usine qui fabrique des voitures, l'ouvrier prend soudain conscience de l'absurdité d'une société qui lui intime l'ordre de consommer plus en polluant moins.
- **L'AGRICULTEUR** : Cultivant des hectares et des hectares de moutarde parce que c'est subventionné par l'union européenne, l'agriculteur n'a même plus de terre pour produire ses propres légumes qu'il achète comme tout le monde au supermarché.
- **L'ÉLU** : Préparant l'inauguration du premier rond-point de sa commune, l'élu cumulard s'étonne de la diversité des opinions des gens qui ont pourtant voté pour lui.
- **LE GENDARME** : Maintenant l'ordre au péril de sa vie, le gendarme doit faire face à une réduction des effectifs et des moyens de sa brigade.
- **LE JOURNALISTE** : Couvrant l'événement de l'inauguration du rond point, le journaliste essaie de mettre en scène la révolte naissante pour faire de l'audimat.

Chacun de ces rôles est mixte et peut être joué indifféremment par un homme ou une femme. Néanmoins, il est sans doute préférable (pour refléter la société telle qu'on la connaît) d'attribuer aux dames les rôles dans cet ordre (selon le nombre d'actrices) : la journaliste, la gendarmette, l'agricultrice, l'élue, et enfin l'ouvrière. Par commodité (et un brin de machisme culturel), l'intégralité du texte est au masculin, sauf lorsque la féminisation d'un rôle nécessite l'écriture d'une réplique fondamentalement différente. Metteurs en scène et acteurs corrigeront d'eux-mêmes les parties qui le nécessitent pour adapter le texte à la distribution de la troupe.

Décor : Un rond-point entre deux villages de la France périphérique. Au centre du rond-point, une sculpture ridicule (*), recouverte par un drap. De chaque côté de la scène, des panneaux indicateurs donnant les directions des deux villages : « Saint Kévin le haut » et « Saint Kévin le bas »

(*) : Le choix de la sculpture est laissé au metteur en scène qui s'attachera à trouver le symbole qui fonctionnera le mieux avec le public visé. Quelques idées : un buste de Johnny Halliday, un doigt tendu en l'air, une forme indescriptible d'art moderne, une vierge, une tour Eiffel en allumettes, un sex toy géant, un parallélépipède tout lisse et sans intérêt, un panneau routier indiquant le rond point, une reproduction d'un monument local ou l'évocation d'une tradition ou culture populaire du terroir (une saucisse géante, du nougat, un bretzel...)

Public : Tout public

Synopsis : Deux habitants de la bourgade de Saint Kévin entament l'occupation du rond-point près de chez eux, le jour de l'inauguration de celui-ci. L'élu et le gendarme s'opposent à cette fronde couverte par le journaliste en quête d'images fortes. Échanges houleux et situations rocambolesques s'enchaînent. Une critique satirique des postures des deux camps que tout oppose.

L'auteur peut être contacté par courriel à l'adresse suivante :

postmaster@merome.net

Merci de contacter l'auteur avant toute utilisation ou représentation de cette pièce (par courtoisie !)

Lever de rideau

Acte I, scène 1

Le rideau s'ouvre sur le rond-point situé entre les deux villages de « Saint Kévin le Haut » et « Saint Kévin le Bas », en pleine cambrousse. Au centre de la scène, le terre-plein central est matérialisé par des bordures en béton, et au milieu de ce terre-plein trône un monument vertical recouvert d'un drap en vue de l'inauguration du rond-point qui a lieu ce jour. De chaque côté de la scène, des panneaux de signalisation indiquent les directions de « Saint Kévin le Haut » à droite et « Saint Kévin le Bas » à gauche.

L'ouvrier s'affaire à barrer les deux routes en traînant des palettes, des cagettes, des vieux meubles, de part et d'autre de la scène. Il fait plusieurs aller-retour entre scène et coulisse en traînant ainsi des objets hétéroclites, sans dire un mot. Il s'applique semble-t-il à rendre le barrage esthétique ou efficace en déplaçant les différents objets au millimètre près. Il sort d'ailleurs à plusieurs reprises un mètre ruban et un plan pour vérifier que tout est conforme à ce qu'il avait prévu, en marmonnant des paroles incompréhensibles, des calculs abracadabrants. On le voit également compter le nombre de pas entre le barrage à gauche et le barrage à droite de la scène, et noter le résultat sur un papier.

L'agriculteur entre en scène, un bonnet en laine sur la tête, en enjambant avec ses bottes et comme il le peut les barricades disposées par l'ouvrier, il manque de trébucher et jure.

L'AGRICULTEUR : *(accent du terroir pendant toute la pièce) Millions de milliards... (il se rattrape in extremis, réajuste son bonnet)*

L'OUVRIER : Hé ! Mes barricades !

L'AGRICULTEUR : *Mais qu'est-ce que tu fous, bon sang ? Tu bloques la route ! (il s'approche de l'ouvrier, visiblement, ils se connaissent, il lui tend la main ou lui fait la bise si l'un au moins des personnages est une femme) Salut !*

L'OUVRIER : *(lui serrant la main ou si une femme au moins parmi eux, se font la bise) Salut. Excuse-moi, mais je dresse des barricades. (il montre son chantier)*

L'AGRICULTEUR : Je le vois bien, mais la vraie question c'est « pour quoi faire ? »

L'OUVRIER : *(essayant de remettre en ordre les cagettes / palettes que l'agriculteur a bousculé en arrivant) Pour bloquer la route.*

L'AGRICULTEUR : *(interloqué, mais sans juger, l'agriculteur en a vu d'autres, il discute avec bienveillance et patience) Ah ben elle est bien bonne celle-là ! Mais t'as pas autre chose à faire ? Un samedi ?*

L'OUVRIER : *(ayant fini de redresser les barricades, il se retourne vers l'agriculteur, agacé) Autre chose à faire ? Tu penses bien que si... Mais au bout d'un moment, ça va bien ! (il fait un geste de la main en signe de ras-le-bol)*

L'AGRICULTEUR : Comment, « ça va bien » ?

L'OUVRIER : J'en ai ras-le-bol. *(Il répète son geste)*

L'AGRICULTEUR : Ras-le-bol ? *(il laisse une pause, réfléchissant)* Mais... ras-le-bol de quoi ?

L'OUVRIER : De tout ! Voilà. J'en ai marre... J'en ai marre... d'en avoir ras-le-bol.

L'AGRICULTEUR : Ah ben merde !

L'OUVRIER : T'en as pas marre toi ?

L'AGRICULTEUR : Ah non mais moi, j'en ai toujours plus ou moins marre de quelque chose, mais toi, c'est de quoi en particulier ?

L'OUVRIER : Mais de tout ! De... de la conjoncture.

L'AGRICULTEUR : *(ne comprenant même pas le mot)* Ah ouais, carrément !

L'OUVRIER : Mais ouais ! *(il cherche ses mots, bégaye)* Le... le... Le stress... La... la... le quotidien... Les... les factures. L'usine !

L'AGRICULTEUR : T'es pas bien à l'usine ? Moi des fois j'aimerais bien y être à l'usine, quand il pleut des cordes et que je me les gèle sur mon tracteur à cultiver mes hectares de moutarde tous pareils. Toi au moins, t'es à l'abri.

L'OUVRIER : Non, mais c'est pas ça. On dit l'usine, mais c'est pas... C'est pas le bâtiment, le problème. *(se ravisant)* Encore que, si, y aurait des choses à dire sur le bâtiment. Y a des fuites, des courants d'air... Mais c'est pas ça. Quand je dis l'usine, c'est un tout. C'est que ça représente.

L'AGRICULTEUR : *(essayant de comprendre)* Les patrons, tu veux dire ? Ils vous exploitent *(défaut de prononciation)* ?

L'OUVRIER : Mais non, mais... Enfin, oui, ça c'est sûr, ils nous exploitent. Mais c'est pas encore ça, le plus gros problème !

L'AGRICULTEUR : Alors c'est quoi ? Je comprends pas bien ton... ton malaise.

L'OUVRIER : Ben... *(il fouille dans un sac et en sort une thermos, puis cherchant un endroit pour s'asseoir, il retourne une cagette solide et s'assied dessus, désabusé)* C'est compliqué à expliquer. C'est un tout. Tiens, assied-toi ! *(il lui montre une autre cagette)*

L'AGRICULTEUR : C'est à dire que j'ai pas bien le temps, *(il s'empare néanmoins de la cagette, la retourne et s'assied à côté de l'ouvrier)* il faut que j'aille traiter mes champs... *(il montre une direction opposée à celle où il est entré).*

L'OUVRIER : *(se servant un café)* Tiens, tu veux un café ?

L'AGRICULTEUR : J'ai pas le temps, je t'ai dit *(mais il prend quand même le verre que lui tend l'ouvrier).*

L'OUVRIER : *(après avoir bu une gorgée)* En fait, à la base, c'est cette augmentation des

taxes, là...

L'AGRICULTEUR : Sur le carburant ?

L'OUVRIER : Oui.

L'AGRICULTEUR : C'est pour l'écologie, qu'ils disent.

L'OUVRIER : Oui, ben justement. Moi j'ai rien contre l'écologie. Au contraire. Je trie mes poubelles. Je jette pas mes plastiques dans la nature...

L'AGRICULTEUR : Ah oui, ça c'est moche, les plastiques...

L'OUVRIER : Je fais tout bien comme il faut. Enfin, j'essaie. Mais là, on me dit : « faut rouler moins avec la voiture ». Je fais comment moi ? J'ai 15 bornes à faire jusqu'à l'usine (*il montre la direction de l'usine*). Je les fais à pied ?

L'AGRICULTEUR : 15 bornes, c'est dur... Mais pourquoi t'es venu habiter ici ? Y avait pas plus près ?

L'OUVRIER : Ben, c'est à cause de ma femme !

L'AGRICULTEUR : (*compatissant*) Ah merde.

L'OUVRIER : Non, mais c'est pas de sa faute. C'est qu'elle, elle travaille à 20 km de l'autre côté (*il montre de l'autre côté*). Alors moi je veux bien covoituder, mais...

L'AGRICULTEUR : Ah ben oui, ça te fait faire un sacré détour...

L'OUVRIER : Surtout qu'on n'a pas les mêmes horaires.

L'AGRICULTEUR : Et en bus ? T'as essayé en bus ?

L'OUVRIER : Ben... À Saint Kévin, les bus... Y en a pas des milliers. À part celui des gosses qui part le matin à 7h30... Et puis moi, j'embauche à 7h. Et tu me vois là au milieu des collégiens ? Ils vont appeler les flics et je vais passer pour un pédo-psychiâtre.

L'AGRICULTEUR : Et la voiture électrique ? T'as regardé si tu pouvais...

L'OUVRIER : Ben moi je veux bien, la voiture électrique. Mais qui c'est qui qui la paye ? En plus, moi j'ai des réductions sur les voitures qu'on fait à l'usine, et... on n'en fait pas, des électriques. Faudrait déjà qu'ils se mettent d'accord avec les patrons...

L'AGRICULTEUR : C'est sûr, c'est pas simple... Moi, c'est pareil, des tracteurs électriques, ça existe pas encore.

La discussion marque une pause, chacun cherchant des solutions au fond de son verre de café. Puis l'ouvrier reprend :

L'OUVRIER : Mais tu vois... c'est même pas encore ça, le problème.

L'AGRICULTEUR : Ah... Ah bon ? Il y a autre chose ?

L'OUVRIER : Ouais, je l'ai lu dans le journal. C'est plus compliqué. Tellement compliqué que je suis même pas sûr d'avoir compris.

L'AGRICULTEUR : La vache. *(il tend son gobelet)* Redonne-moi un café pour que je m'endorme pas pendant que t'espliques.

L'OUVRIER : *(il lui ressert un café)* Non, le problème, au fond, c'est *(il regarde dans le vide pour se remémorer l'expression qu'il a lue dans le journal, se concentre et hésite avant de finalement la prononcer)* : l' « injonction paradoxale ».

L'AGRICULTEUR : *(il manque de s'étouffer et recrache à moitié son café)* De quoi ?!

L'OUVRIER : Si j'ai bien compris, hein... Parce que moi, j'ai pas fait Maths Sup, hein, je suis nul en français. Mais c'est le fait qu'on nous dit de faire un truc, mais EN MÊME TEMPS *(il insiste sur l'expression, marque une pause)*, on nous dit de faire le contraire.

L'AGRICULTEUR : Et ça, c'est la « jonction paranormale » ?

L'OUVRIER : Ouais... Enfin, c'est de que j'ai compris, hein... Sous réserve de...

L'AGRICULTEUR : Mais t'as lu ça dans quel journal ? Parce que moi si je tombe sur un mot comme ça dans mon journal, je le prends pis je le fous au feu !

L'OUVRIER : C'est dans « Le monde diplomatique », c'est mon beau-frère qui l'a oublié chez nous, l'autre jour. Il est prof.

L'AGRICULTEUR : Ah ! Je comprends mieux. Enfin, j'y comprends toujours rien, mais je vois le genre...

L'OUVRIER : Non, mais il est pas trop con mon beau-frère...

L'AGRICULTEUR : Ben tu viens de dire qu'il était prof.

L'OUVRIER : Oui, non mais même !

L'AGRICULTEUR : Mais alors, c'est quoi qu'on nous dit de faire le contraire de ce qu'on nous dit ?

L'OUVRIER : Ben je t'explique : on nous dit par exemple, il faut pas polluer. Ce que je comprends, hein. Le chauffage climatique, la bio-adversité... Tout ça, je pense que c'est pas juste pour nous faire peur. On voit bien qu'on a plus d'oiseaux, plus de neige en hiver... Là-dessus je pense que tout le monde est d'accord.

L'AGRICULTEUR : Ah ben moi, je peux te le dire, tout ce qu'est météo, je le vois bien. Pour mes champs de moutarde, il me faut de plus en plus d'engrais et d'eau pour avoir la même chose qu'avant.

L'OUVRIER : Voilà, et puis les sécheresses, les tempêtes, les orages... On voit bien que tout ça se dérègle. C'est pas la question. Donc : faut pas polluer. Très bien. Mais c'est quoi qui pollue ?

L'AGRICULTEUR : La bagnole.

L'OUVRIER : La bagnole, oui la bagnole. Mais pas que ! À l'usine, tu verrais les machines qu'on a. Des monstres de plusieurs tonnes qui sont branchées sur le courant, et je te dis pas : c'est pas comme ton petit aspirateur. Derrière, il faut un sacré paquet d'énergie. Et c'est comme ça dans toutes les usines. Les usines de voitures, de meubles, de robots ménagers... Tout ce qu'on produit dans les usines, ça pollue aussi parce qu'il faut plein d'énergie.

L'AGRICULTEUR : Un jour, j'ai visité l'usine où ils fabriquent les pots de moutarde, avec mes récoltes. C'était impressionnant le bazar qu'il y avait là-dedans. Et même dehors ! Des grands hangars avec des dizaines de camions qui emmènent les pots de moutarde dans les supermarchés...

L'OUVRIER : Voilà : tout ce qu'on trouve dans les supermarchés, eh ben derrière, il y a de la pollution !

L'AGRICULTEUR : Je vois toujours pas en quoi c'est une... « gène flexion parodontale ».

L'OUVRIER : Et bien d'un côté, on nous dit, faut pas polluer, mais d'un autre, on nous dit : il faut relancer la croissance.

L'AGRICULTEUR : Et ben ?

L'OUVRIER : Relancer la croissance, c'est acheter plus de trucs au supermarché, grosso-modo.

L'AGRICULTEUR : Et alors ?

L'OUVRIER : Plus on achète de trucs, plus il faut en produire. Plus on en produit, plus il faut des grosses machines qui polluent. Donc, plus on relance la croissance, plus on pollue.

L'AGRICULTEUR : Ah ! En fait, en gros, on nous dit : « Polluez plus, mais polluez moins. »

L'OUVRIER : (*geste des bras soulignant l'évidence de la démonstration*) L'injonction paradoxale. Et à la fin, c'est toujours nous qu'on engueule : on achète trop de trucs chinois, alors qu'il y a plus que ça dans les supermarchés, on achète pas assez de ceci, et trop de cela... On prend pas les transports en commun alors qu'on en a même pas ici, ou pas aux bonnes heures. On doit économiser pour acheter une voiture électrique, mais produire une nouvelle voiture, électrique ou pas d'ailleurs, ça aussi, c'est faire de la pollution...

L'AGRICULTEUR : Je commence à comprendre ce que tu veux dire. On est dans une sorte de cercle vicieux.

L'OUVRIER : Voilà ! On est dans la merde.

L'AGRICULTEUR : Mais alors... C'est de la faute de qui ?

L'OUVRIER : Alors, là aussi, c'est compliqué. *(il se lève et range la thermos et les verres)*
Parce qu'il y a des choses qu'on n'a pas le droit de dire, tu vois...

L'AGRICULTEUR : *(se levant, lui aussi)* Ah bon ?

L'OUVRIER : Enfin, si, on a le droit de les dire, mais... Si tu les dis... Tu passes pour un extrémiste... ou un con...

L'AGRICULTEUR : Si y a que ça... Moi je passe déjà pour un con. À la base. Avant même d'ouvrir la bouche.

L'OUVRIER : C'est pour ça que moi, j'essaie une autre méthode aujourd'hui : je bloque le rond-point.

L'AGRICULTEUR : Et là, tu passes moins pour un con ?

L'OUVRIER : Ah non ! Je te rassure, ça change rien de ce côté là. Mais j'assume.
D'ailleurs, ça me fait penser... *(il va chercher dans son sac et sort un gilet jaune, qu'il enfille)* Tant qu'à passer pour un con, autant que ça se voit de loin...

L'AGRICULTEUR : *(ne comprenant pas l'intérêt du gilet jaune)* Ta voiture est en panne ?

L'OUVRIER : Non, mais au moins je risque moins de me faire écraser par une auto.

L'AGRICULTEUR : Tu sais, y a pas beaucoup de monde qui passe ici...

L'OUVRIER : Justement, c'est aussi pour ça que suis venu là. C'est symbolique.

L'AGRICULTEUR : Parce qu'il n'y a pas beaucoup de monde ?

L'OUVRIER : Non. Parce que c'est complètement con de faire un rond-point ici.

L'AGRICULTEUR : Pourquoi ?

L'OUVRIER : Il n'y a qu'une route ! *(il montre les deux côtés de la route)*

L'AGRICULTEUR : *(regardant de chaque côté)* C'est peut-être pour fluidifier le trafic ?

(on entend un coup de frein en coulisses, l'ouvrier et l'agriculteur s'approchent de l'endroit d'où il vient, et l'élu, écharpe tricolore en bandoulière, entre en scène, trébuche sur les barricades)

Acte I, scène 2

L'ÉLU : *(énervé)* Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ?! *(il regarde partout autour,*

s'agite, constate le chantier, le jour de SON inauguration)

L'OUVRIER : Dites, c'est pas le bordel, j'ai tout bien organisé, comme sur mon plan (*il montre son plan*)

L'ÉLU : Bon, qu'est-ce que c'est que ce bordel « organisé » ?

L'OUVRIER : On a décidé de bloquer le rond-point !

L'ÉLU : De quoi ? Mais vous vous foutez de moi ? Le jour de l'inauguration ? (*il vérifie sous le drap que la sculpture est intacte, sans rien en dévoiler*)

L'AGRICULTEUR : C'est rapport à la « fonction polynomiale ».

L'ÉLU : La quoi ? Mais vous êtes complètement marteaux. (*Air supérieur*) Allez, déblayez-moi tout ce bordel, les journalistes vont arriver, et aussi le préfet. (*il fait les cent pas, survolté*)

L'OUVRIER : (*sec*) Non.

L'ÉLU : Comment ça « non » ?

L'OUVRIER : On ne déblayera rien du tout tant qu'on n'aura pas obtenu ce qu'on voulait.

L'ÉLU : Et qu'est-ce que vous voulez ?

L'OUVRIER : (*décontenancé, regardant l'agriculteur*) Euh...

L'ÉLU : Vous demandez son avis au paysan ? Vous ne savez pas ce que vous voulez ?

L'AGRICULTEUR : (*vexé*) Dites, le paysan, vous savez ce qu'il vous dit ?

L'ÉLU : (*arrogant*) Oh je me doute, oui. Il fait trop chaud, trop froid, pas assez de pluie, mes récoltes, bla bla bla... On veut des sous. Ce que vous dites tout le temps depuis que l'agriculture existe. Ça fait 10.000 ans... (*il se frotte le menton avec le plat de la main en sifflotant pour signifier qu'il en a assez d'entendre ça*)

L'OUVRIER : (*essayant de s'interposer poliment*) Un peu de respect quand même.

L'ÉLU : (*ignorant l'intervention de l'ouvrier*) Seulement des sous, y en a plus ! Faudra vous y faire.

L'AGRICULTEUR : (*s'énervant*) Vous en avez bien trouvé pour faire ce rond-point inutile !

L'ÉLU : Inutile ! Ce rond-point ?

L'OUVRIER : Il n'y a qu'une route, qui va de Saint Kévin le Haut à Saint Kévin le Bas, c'est bien simple !

L'ÉLU : Et le prestige ! Vous y avez pensé au prestige ? On est la dernière commune de

France à ne pas avoir de rond-point ! La dernière ! On passe pour quoi ?

L'AGRICULTEUR : Pour des cons.

L'ÉLU : Je ne vous le fais pas dire ! Et dans ce domaine, vous savez de quoi vous parlez ! Les cons, ça vous connaît !

L'AGRICULTEUR : Je pense bien ! J'en ai un en face de moi !

L'ÉLU : Comment ?!

L'AGRICULTEUR : *(s'approchant de la sculpture drapée)* Et ça ? Ça a coûté combien au contribuabe *(défaut de prononciation)* ?

L'ÉLU : *(s'interposant vivement)* Touchez pas à cette œuvre d'art avec vos sales pattes ! Je vous préviens, j'appelle la gendarmerie.

L'AGRICULTEUR : Ah oui ?

L'ÉLU : Et comment que je vais le faire ! Le maréchal des logis va vous déloger. *(il sort son téléphone)*

Furieux, l'agriculteur quitte la scène.

L'OUVRIER : Où tu vas ?

L'ÉLU : *(adoucissant le ton, rangeant son téléphone, paternaliste parlant à l'ouvrier)* Allez mon brave, maintenant que vous êtes seul, soyez raisonnable. Rangez tout ça et on n'en parle plus. L'inauguration a lieu dans une demi-heure, ce serait dommage que les journalistes voient ça. *(il s'approche d'un meuble servant de barricade)* Regardez cette jolie commode comme elle serait bien plus à sa place dans votre salon *(il n'en pense pas un mot et la trouve hideuse)*.

L'OUVRIER : C'est celle de ma belle-mère. Je peux plus la voir.

L'ÉLU : Écoutez, vous avez sans doute d'excellentes raisons d'en vouloir à votre belle-mère, d'autant plus que je connais bien votre femme, mais il vaut toujours mieux laver son linge sale en famille. Imaginez que votre belle-mère voit sa commode sur un rond-point à la télé. Que va-t-elle dire ?

L'agriculteur revient sur scène, dans le dos de l'élu qui ne le voit pas, il a mis un bandeau autour du front comme Rambo, il a enfilé un gilet jaune et il tient une pelle de façon menaçante.

L'OUVRIER : *(voyant l'agriculteur s'approcher)* Attention à la pelle !

L'ÉLU : L'appel ? *(il sort son téléphone, vérifie qu'il ne sonne pas)* Personne ne m'appelle. *(il se retourne et hurle)* La pelle ! *(il tourne autour du rond point en courant et en hurlant)* Lâchez cette arme ! Lâchez cette arme ! Terroriste !

L'AGRICULTEUR : (*retenu par l'ouvrier*) Ce n'est pas une arme, c'est un outil de travail ! Forcément, vous ne devez pas en voir souvent !

L'ÉLU : (*voyant que l'agriculteur est tenu par l'ouvrier, il ressort son téléphone*) J'appelle la gendarmerie, il vont envoyer une brigade pour vous coffrer. Vous ferez moins les malins après une nuit au poste !

L'OUVRIER : (*à l'agriculteur*) Calme-toi, ça sert à rien.

L'AGRICULTEUR : T'as vu comment il me parle ?

L'OUVRIER : Comment veux-tu qu'il te parle ? Il n'y a pas d'élections avant 3 ans. Il n'a pas besoin de te parler !

L'AGRICULTEUR : (*se calmant un peu, baissant la pelle*) Quand je pense que j'ai voté pour lui.

L'OUVRIER : En même temps, c'était le seul candidat.

L'AGRICULTEUR : Non ! Il y avait l'autre, là. Celui qui a piqué dans la caisse.

L'ÉLU : (*au téléphone avec la gendarmerie*) Oui, bonjour, c'est la gendarmerie ? Oui, je suis le député-maire de Saint Kévin. Oui, merci. Oui, je sais... Je... Je sais, mais c'était il y a 2 ans, les élections, il faut arrêter de me féliciter maintenant, ça devient gênant... Oui. Donc je vous appelle parce qu'il y a un désordre sur la voie publique, ici. Oui. (*il bouge quelques cagettes au grand désarroi de l'ouvrier qui avait méticuleusement dressé la barricade*).

L'OUVRIER : C'est lui qui le met, le désordre. (*montrant son plan à l'agriculteur*) Moi c'était parfaitement ordonné.

L'ÉLU : (*poursuivant au téléphone*) Au rond-point entre Saint Kévin le Haut et Saint Kévin le Bas. Oui. Au rond-point. Oui, c'est un nouveau rond-point. Justement on l'inaugure aujourd'hui, on attend le préfet et les journalistes et y a un bazar pas possible. Oui. Vous ne pouvez pas le manquer, il n'y a qu'une route. Par contre, venez rapidement, il y a des séditions qui sont revendicatifs. (*il répète*) Des séditions. Non. Séditions. Revendicatifs. Pas vindicatifs. (*il les regarde*) Si vindicatifs aussi. Mais moi je disais « revendicatifs » (*il sépare les syllabes*). Voilà. Voiiiiilà. Je compte sur vous. À très vite ! (*il raccroche et pour lui-même, méprisant*) Pfiou, c'est pas des flèches non plus ceux-là...

L'AGRICULTEUR : On ne vous laissera pas faire.

L'ÉLU : Quoi donc ?

L'AGRICULTEUR : Votre inauguration, là. On ne va pas vous laisser faire.

L'ÉLU : Et bien vous expliquerez ça aux gendarmes qui vont venir par dizaines pour vous embarquer.

L'OUVRIER : (*l'entraînant en coulisses*) Viens, ça sert à rien de discuter avec lui, on va se

mettre un peu plus loin pour décider de ce qu'on fait.

Ils sortent tous les deux et le journaliste entre et découvre le lieu avec étonnement. Il tient un micro d'une main et son téléphone portable au bout d'une perche à selfie.

Acte I, scène 3

LE JOURNALISTE : Bonjour, bonjour.

L'ÉLU : Ah ! Vous êtes le journaliste, mais... Où sont vos collègues ?

LE JOURNALISTE : *(il regarde autour de lui)* Mes collègues ?

L'ÉLU : J'ai envoyé un communiqué à tous les médias du coin, toutes les radios, les télévisions, les journaux...

LE JOURNALISTE : C'est moi le correspondant local pour toutes les radios, les télévisions, les journaux...

L'ÉLU : Vous ? Tout seul ?

LE JOURNALISTE : Et ben, quoi ?

L'ÉLU : Et la pluralité de l'information ?

LE JOURNALISTE : La pluralité de l'information ? À Saint Kévin le Haut ? Pourquoi pas la déontologie du journaliste, pendant que vous y êtes ?

L'ÉLU : Mais vous avez quand même une formation, vous êtes un professionnel ?

LE JOURNALISTE : Une formation, oui.

L'ÉLU : *(rassuré)* Ah !

LE JOURNALISTE : J'ai un CAP en boucherie-charcuterie.

L'ÉLU : De quoi ? Mais c'est n'importe quoi !

LE JOURNALISTE : C'est tout ce que m'a trouvé Pôle Emploi... Mais bon, rassurez-vous, j'ai de l'expérience.

L'ÉLU : Ça fait combien de temps que vous faites ça ?

LE JOURNALISTE : Trois semaines, mais d'habitude, mes collègues font pas 2 jours avant de se faire taper dessus par des manifestants. Je suis, en quelque sorte, un vétéran du métier...

L'ÉLU : Bon, de toute façon, on n'a pas le choix, il faut faire avec, je suppose...

LE JOURNALISTE : Ah mais si vous voulez, je peux partir... Moi ça m'arrange...

L'ÉLU : (*le retenant*) Non, non, vous restez là et vous faites exactement ce que je vous dis.

LE JOURNALISTE : Ok, de toute façon, je saurais pas quoi faire d'autre. C'est la légendaire objectivité du journaliste : on obéit à ceux qui vous ont appelé, surtout s'il y a des petits fours à la fin.

L'ÉLU : Voilà...

LE JOURNALISTE : Il y a bien des petits fours à la fin ?

L'ÉLU : On verra s'il en reste pour vous. J'attends du monde, figurez-vous, le préfet doit venir et ...

LE JOURNALISTE : (*confus*) Ah ben ça, ça m'étonnerait.

L'ÉLU : Quoi donc ?

LE JOURNALISTE : Que le préfet vienne.

L'ÉLU : Et pourquoi ça ?

LE JOURNALISTE : Il a été retenu par des manifestants pacifistes qui ont foutu le feu à la Préfecture.

L'ÉLU : Comment ?

LE JOURNALISTE : Avec des allumettes, je crois.

L'ÉLU : Mais c'est une catastrophe !

LE JOURNALISTE : Non, mais c'est bon, les pompiers sont venus. Ils ont éteint le feu. C'est juste que le préfet, il a pas supporté la fumée. Il est à l'hosto, je crois. Ils essaient de retrouver ses poumons dans la boyasse.

L'ÉLU : (*effondré*) Personne ne va venir à mon inauguration !

LE JOURNALISTE : Mais vous avez invité d'autres personnes, non ?

L'ÉLU : Mais ils ne viendront pas si le préfet n'est pas là ! Je n'ai invité que des lèche-culs qui ne venaient que pour se faire mousser auprès du préfet ! Enfin, comme d'habitude, quoi...

LE JOURNALISTE : Qui ça ?

L'ÉLU : Ben tous mes collègues élus locaux du coin.

LE JOURNALISTE : Vous êtes qui vous, déjà ?

L'ÉLU : Je suis le maire de Saint Kévin. *(il montre son écharpe tricolore)*

LE JOURNALISTE : Vous n'avez pas invité le président de la communauté de communes ?

L'ÉLU : Ben, c'est moi !

LE JOURNALISTE : Le président du syndicat des eaux ?

L'ÉLU : C'est moi aussi !

LE JOURNALISTE : Et bien, je ne sais pas moi, les élus de toutes les instances bidons qui se sont créées ces dernières années.

L'ÉLU : Je les connais bien, c'est moi qui les ai créées ! Et qui les préside, pour la plupart. Le schéma de cohérence territoriale, le machin citoyen, là, pour écouter les gens. Les comités de quartier, le comité de développement économique, l'association des maires du Grand Kévinois, le pôle de compétitivité de la moutarde, le syndicat des communes rurales et urbaines, le bidule de l'industrie et du climat... Tout ce qui se fait, je l'ai fait. À chaque fois, j'ai invité le préfet, et tout le monde est venu. Là, y aura personne. C'est mort !

LE JOURNALISTE : Attendez, c'est peut-être pas...

L'ÉLU : Permettez que je passe quelques coups de fil ?

LE JOURNALISTE : Je vous en prie, pendant ce temps, je vais faire quelques clichés pour le magazine échangiste « Oh là là ». Ils aiment bien les décors de campagne, ça fait plus réaliste pour accompagner leurs photos qui sont faites en studio avec des actrices roumaines sous payées.

(pendant que l'élu téléphone, le journaliste prend des photos dans des positions complètement improbables)

L'ÉLU : Oui, faites ça, moi j'appelle quelques amis. *(il sort son téléphone et fouille dans son répertoire, puis numérote)* Oui, allô ? Salut, euh *(il éloigne son téléphone pour relire le nom de son correspondant)* Jean-michel. Dis-moi, tu te souviens qu'on inaugure le rond-point aujourd'hui ? Le rond-point. L'inauguration. Tu sais ? Comment ça tu peux pas ? Tu as piscine ? Mais y a pas de piscine dans le coin. Et il fait 3° dehors. T'es sûr que tu peux pas te libérer ? Même pas une demi-heure pour assister au discours ? Allô ? Jean-Michel ? Allô ?

Il a raccroché le con. Par contre, ça me fait penser qu'il faut qu'on en fasse une de piscine. Faut que je note ça. Y a de la subvention à choper, c'est la mode. Un complexe aquatique avec des bulles et des vagues. Tout le monde fait ça partout, il faut qu'on en ait un aussi. En plus, c'est hors de prix... C'est génial.

(il compose un autre numéro) Allô ? Myriam ? Ah non Roger, excuse-moi, j'avais cru reconnaître la voix de Myriam. *(il vérifie son téléphone)*. Mais c'est vrai : qu'est-ce que Myriam foutrait chez toi, je me disais. Oui... En plus tu connais pas de Myriam, donc raison de plus... Mais, excuse-moi de te déranger en plein... *(il cherche ses mots, en risque un sans trop y croire)* travail... Enfin peu importe pourquoi je te dérange, mais est-ce que tu

saurais si tu as prévu de venir à l'inauguration. Du rond-point. Non, c'est pas la semaine prochaine. Tu avais noté la semaine prochaine ? Ben tu t'es trompé Roger, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Tu es en vacances en Italie ? Et ben mon cochon, on se refuse rien. Mais tu sais l'Italie, c'est pas très loin, tu pourrais faire l'aller-retour en... Ouais. Oui je vois. Ta femme ne comprendrait pas. Ben oui, si elle te voyait revenir comme ça alors qu'elle te croit en voyage d'affaires, ça la foutrait mal, je comprends. Non mais tu fais ce que tu veux de ta vie, je ne te juge pas Roger. Mais je ne te cache pas que si ta femme vient à l'inauguration, je ne pourrai peut-être pas lui mentir effrontément comme tu le fais depuis tant d'années. Je ne te garantis rien, Roger... Je dois raccrocher, là, je passe dans un tunnel. Désolé...

Bon, celui-là, il viendra pas, mais au moins, j'espère que je lui ai bien niqué son séjour, ça lui apprendra à se planter d'une semaine. *(il fouille à nouveau son téléphone)* Bon, voyons qui c'est que j'ai d'autres comme ami... Pas lui... Pffou, non, pas lui... Elle, elle m'a jamais pardonné. Ah. Bernard. *(il numérote et en attendant que ça décroche)* Il attend son permis de construire justement. Il est sur mon bureau... Il est sympa, Bernard. Un peu con, mais sympa...

(surpris que ça décroche si vite) Allô Bernard ? Et ben mince, t'étais couché sur ton téléphone ou quoi ? Dis donc Bernard, c'est à propos de ton permis de construire, là. *(il fait une grimace de compassion mêlée de crispation)* Il y a un petit souci que j'aimerais bien éclaircir avec toi. C'est pas gagné cette histoire. La soi-disant « cabane de jardin » qui fait 300 m², je suis pas sûr que ça va passer. Surtout sur deux étages. Tu aurais moyen de passer aujourd'hui ? Non pas à la mairie là, je suis sur... sur le terrain. Non pas ton terrain, mais au rond-point, tu sais, pour l'inauguration. Tu sais qu'on a fait un rond-point ? Tu sais qu'il y a une route entre Saint Kévin le Haut et Saint Kévin le Bas ? Bon, le rond-point est là. Est-ce que tu pourrais m'y rejoindre, genre là maintenant ? Pour qu'on discute de tout ça. Comment ça, « non » ? Écoute Bernard, si tu fais pas d'effort, faudra pas t'étonner si le permis de construire est refusé... Oui... Ben faudra pas t'étonner non plus si tes égouts sont bouchés. Et si les chasseurs tuent ton chien. Hein ? Je te rappelle que c'est moi le président de l'association de chasse. Non c'est pas des menaces. Ce sont des avertissements. Oui ben tu peux en parler au préfet si tu veux... *(éloignant l'appareil et parlant pour lui-même)* Merde, c'est vrai que c'est le beau-frère du préfet ! *(dans le téléphone en changeant radicalement de ton)* D'ailleurs en parlant du préfet tu savais qu'il était souffrant, le pauvre ? Oui, il a été gazé par des manifestants-terroristes. Oui ! Tu lui transmettras mes amitiés ainsi qu'à toute ta famille. Et mes meilleurs vœux, hein ? Oui je sais mais il vaut mieux tard que jamais...

(il raccroche)

J'avais oublié qu'il était de la famille du préfet, celui-là. Oh la gaffe ! En même temps, sans ça, il aurait jamais été élu... *(il regarde le journaliste qui est à plat ventre à la recherche d'un angle pour une photo incongrue).*

Dites au lieu de faire le pitre, vous n'auriez pas des amis qui pourraient faire figurants, vous ?

LE JOURNALISTE : *(Se relevant et s'époussetant les vêtements)* Ah, non... Non, vraiment pas...

L'ÉLU : Vous m'aidez pas du tout, là. *(il regarde où sont passés l'agriculteur et l'ouvrier)* Ils sont où les deux zigotos, là. Je vous jure, on n'a pas des vies faciles. *(à la cantonade)* Oh ! Vous êtes là ? Messieurs ? S'il vous plaît !

Acte I, scène 4

L'agriculteur et l'ouvrier entrent en scène ils ont fabriqué des pancartes sur lesquelles on peut lire « Un thermomix pour tous » et « Un RIC sinon rien ».

LE JOURNALISTE : Tiens mais qui sont ces gens ?

L'ÉLU : Des conna... Euh, des administrés. Ils sont venus pour l'inauguration.

LE JOURNALISTE : Avec des pancartes, faites-voir ? *(il s'apprête à la prendre en photo)*

L'ÉLU : *(s'interposant)* Non, mais ne prenez pas ça en photo, malheureux ! Vous voyez bien qu'ils ne sont pas représentatifs !

L'OUVRIER : Comment ça, on n'est pas représentatifs ?

L'AGRICULTEUR : Vous êtes plus représentatif, vous, peut-être ?

L'ÉLU : Bien évidemment ! Je suis votre représentant élu !

L'OUVRIER : Oui ben justement, il faut qu'on en cause, de ça !

L'ÉLU : Il n'en est pas question !

LE JOURNALISTE : Non, mais si, moi ça m'intéresse ! Dès qu'il y a des gens pas d'accord, moi, je veux mettre de l'huile sur le feu, caricaturer les positions de chacun, saborder le débat... Enfin bref : faire mon travail de journaliste !

L'OUVRIER : Pour nous, la démocratie représentative est un oxymore.

L'AGRICULTEUR : *(acquiesçant de la tête, mais pris d'un doute, se ravise)* Attends, un quoi ?

L'OUVRIER : *(à l'agriculteur)* Non mais j'ai lu ça aussi dans le monde diplomatique. Fais moi confiance.

L'ÉLU : Un oxymore ? Rien que ça ?

L'OUVRIER : Ouais... Un... un gros oxymore !

LE JOURNALISTE : Vous voulez dire que...

L'ÉLU : *(souhaitant piéger l'ouvrier)* Non, mais laissez-le nous définir ce mot et ce qu'il entend par là. *(savourant le moment avec un petit sourire moqueur)*

L'OUVRIER : *(un peu en difficulté mais donnant le change)* Définir l'oxymore ? Vous croyez que je sais pas ce que ça veut dire ? Hein ?

L'ÉLU : Mais non, mais non... Qu'allez-vous penser là, on vous écoute. *(il joint les mains et ferme les yeux s'attendant au pire)*

L'OUVRIER : (*maladroit, hésitant mais cohérent et prenant de l'aise au fur et à mesure de sa démonstration sous le regard médusé de l'agriculteur, le journaliste filme*) Bon... Déjà la démocratie... Euh... C'est le pouvoir au peuple. Par le peuple. Pour le peuple. Hein je vous apprends rien, là, c'est la définition de la démocratie, quoi... Alors que la représentation, hein, la représentation, c'est le fait de déléguer son pouvoir à quelqu'un qui le... qui le représente, du coup. (*l'élue est de plus en plus mal à l'aise*) Mais si je délègue mon pouvoir. Hein ? Si le peuple (*il se désigne en frappant sur sa poitrine*), il délègue son pouvoir à un représentant (*il fait semblant de donner un objet, le pouvoir, à l'élue*). Ben le peuple, il a plus de pouvoir (*il se frotte les mains pour signifier qu'il a délégué le pouvoir*). C'est les représentants qui l'ont à sa place (*il tamponne du doigt l'épaule de l'élue*). Plus le peuple. C'est ça l'oxymore. La démocratie représentative, c'est l'abandon du pouvoir du peuple au profit des représentants qui décident tout à notre place. Jusqu'à la prochaine élection.

L'AGRICULTEUR: (*subjugué*) Hé mais tu sais que j'ai presque tout compris ? (*à l'élue*) Alors, vous en dites quoi de notre ossymore ? C'est pas un bel ossymore ?

L'ÉLU : (*mauvais joueur*) Oui, oh, ça va... Vous récitez les trucs que vous avez vu sur internet. Le complot des méchants élus contre les gentils citoyens. Ce n'est pas très sérieux. (*au journaliste*) Et arrêtez de filmer, vous, ça va donner des idées aux autres ! De toute façon, derrière, c'est un complot russe. Ils sont téléguidés !

LE JOURNALISTE : Non mais c'est incroyable, c'est le même discours que ce matin à la préfecture. Vous les connaissez les gars qui ont foutu le feu à la préfecture ?

L'OUVRIER : De quoi ? Quelle préfecture ?

LE JOURNALISTE : (*filmant et lui tendant un micro sous le nez, prenant un ton de journaliste d'investigation*) Est-ce que vous condamnez ces violences ?

L'OUVRIER : Les violences de qui ?

LE JOURNALISTE : (*accusateur*) Vous cautionnez les violences ?

L'OUVRIER : Mais...

LE JOURNALISTE : Est-ce que vous pensez qu'il faut tout détruire et pendre les élus haut et court avec leurs tripes, mettre leur tête au bout d'une pique pour repartir sur de bonnes bases ?

L'OUVRIER : Mais j'ai jamais dit ça ?

LE JOURNALISTE : Donc vous condamnez ces violences ? Vous vous désolidarisez du groupe de terroristes qui a mis le feu à la préfecture ?

L'AGRICULTEUR : (*intervenant*) Dites, si je peux me permettre, je sais même pas où elle, moi, la préfecture.

LE JOURNALISTE : (*tournant la caméra vers l'agriculteur et redoublant d'agressivité*) Est-ce que vous pensez qu'il faut plutôt fermer les hôpitaux ou fermer les crèches pour réduire le déficit public ?

L'AGRICULTEUR : *(surpris par la question)* Les hôpitaux ou les crèches ? Si je devais choisir ?

LE JOURNALISTE : Vous ne savez pas ? Vous êtes indécis ? Vous n'avez pas de programme politique en fait ?

L'AGRICULTEUR : Un programme ? Mais je suis candidat à rien, moi, on...

LE JOURNALISTE : Vous ne pensez pas que c'est un peu irresponsable de bloquer une nationale alors que vous ne savez même pas ce que vous voulez ?

L'ÉLU : Et un jour de d'inauguration !

(le journaliste baisse son téléphone, range son micro et examine les images qu'il vient de filmer)

L'OUVRIER : Dites, vous pouvez nous laisser le temps de réfléchir avant de répondre ?

LE JOURNALISTE : *(soudain redevenu calme et poli)* Hein ? Non mais c'est bon je filme plus, là. Plus la peine de répondre... J'envoie ça à la rédaction, ils vont monter ça et le diffuser. *(il bricole son téléphone appuie sur un bouton, puis le range, mission accomplie)*

L'AGRICULTEUR : Mais il n'y a que vous qui avez parlé !

LE JOURNALISTE : *(dévoilant les secrets de son métier)* Moi ce qu'on me demande, c'est de faire le buzz. Il faut que les avis soient bien tranchés, caricaturaux. Il faut monter les gens les uns contre les autres. Il faut deux camps avec des avis bien contradictoires, des gentils, des méchants, comme ça, le téléspectateur, il est pour ou il est contre, mais il n'est pas insensible.

L'AGRICULTEUR : « Faire le buzz, faire le buzz » Faire de la bouse, oui ! Comment voulez-vous que les gens comprennent notre colère ?

LE JOURNALISTE : *(découvrant)* Pourquoi ? Vous êtes en colère ?

L'ÉLU : *(minimisant)* Ils ronchonnent, ils grognent. C'est pas de la vraie colère... Vous savez comment sont les Français... Parlons plutôt des choses importantes : l'inauguration de ce rond-point.

LE JOURNALISTE : Attendez ! J'ai justement une interview à faire pour une radio, *(regardant l'agriculteur)* je crois que Monsieur ferait parfaitement l'affaire.

L'AGRICULTEUR : *(surpris)* Qui ça ? Moi ?

LE JOURNALISTE : Oui, je dois faire un portrait pour Radio Patriote.

L'AGRICULTEUR : Un portrait ?

LE JOURNALISTE : Oui.

L'AGRICULTEUR : Pour la radio ?

LE JOURNALISTE : C'est ça.

L'AGRICULTEUR : Mais... On ne va pas me voir à la radio !

LE JOURNALISTE : Non, c'est un portrait... audio, pas un portrait... portrait... *(il mime un peintre dessinant un portrait)*

L'AGRICULTEUR : *(ne comprenant visiblement pas)* C'est un portrait ou pas ?

LE JOURNALISTE : *(avec une pointe d'agacement)* Oui, c'est un portrait, mais non, on ne va pas vous voir.

L'AGRICULTEUR : C'est comme qui dirait un... un portrait pour aveugle ?

LE JOURNALISTE : Mais non, mais... *(se ravisant)* Enfin oui, c'est ça. Mettons que c'est ça, vous seriez d'accord ?

L'AGRICULTEUR : C'est à dire que je ne sais pas si je suis présentable *(il réajuste sa chasuble fluo, se recoiffe grossièrement en réajustant son bonnet)*

LE JOURNALISTE : Ne vous inquiétez pas. C'est pour l'émission « Les français bien de chez nous qui font la France française qu'on aime ». On a déjà vu bien pire que vous.

L'AGRICULTEUR : Ah bon ? Mais vous allez me poser quel genre de questions ? Je saurai répondre ?

LE JOURNALISTE : Bien sûr ! On va juste parler de vous, de ce que vous faites et de ce qui vous agace, ce qui vous intéresse dans la vie...

L'AGRICULTEUR : Mais je vais pas passer pour un con ?

LE JOURNALISTE : Ah ben ça je peux pas faire des miracles, mais...

L'AGRICULTEUR : *(à l'ouvrier)* Tu crois que...

L'OUVRIER : Mais oui, vas-y, t'es pas plus con qu'un syndicaliste !

L'AGRICULTEUR : Mais moi je lis pas le monde triplomatique, hein... Je connais pas plein de mots pour faire des phrases.

LE JOURNALISTE : *(rassurant)* Je vous aiderai, ne vous en faites pas. Par contre, il me faudrait un peu de calme, pour que l'enregistrement soit correct. *(regardant l'élue)*

L'ÉLU : Du calme ? Et pourquoi vous me regardez en disant ça ?

LE JOURNALISTE : Vous pouvez vous éloigner un peu, le temps de l'interview, ça ne durera que quelques minutes ?

L'ÉLU : Et mon inauguration ?

LE JOURNALISTE : On la fera après.

L'OUVRIER : Ben et moi, je fais quoi ?

LE JOURNALISTE : Éloignez-vous aussi, que cela ne perturbe pas votre camarade.

L'ÉLU : *(à l'ouvrier)* Ah ben tiens, puisque je vous ai sous la main... J'ai un problème avec ma voiture. *(il l'invite à sortir de scène du côté de sa voiture)*

L'OUVRIER : Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

L'ÉLU : Vous travaillez bien à l'usine, non ? Vous faites des voitures ?

L'OUVRIER : Oui, mais moi je ne fais pas le SAV, hein ! Je suis à la chaîne !

L'ÉLU : Venez voir, je vous dis, j'ai comme un bruit dans les virages. Ça fait boum boum.

L'OUVRIER : *(sortant de scène avec l'élu)* Boum Boum ? Mais c'est parce que c'est un moteur à explosion...

(ils sortent)

Acte I, scène 5

LE JOURNALISTE : Aidez-moi, on va s'installer correctement pour faire l'interview *(enjoignant l'agriculteur à déplacer quelques palettes / meubles pour s'asseoir)*

L'AGRICULTEUR : *(tout en l'aidant)* Quand je vais dire à ma femme que je passe à la radio...

LE JOURNALISTE : *(essayant de mettre l'agriculteur en confiance, engage la discussion sans se rendre compte qu'il peut être vexant)* Vous avez une femme ? Ah ben ça alors !

L'AGRICULTEUR : *(méfiant)* Ben quoi ?

LE JOURNALISTE : *(se rendant compte de la gaffe)* Non mais... Parce que moi aussi, je suis marié. Ça nous fait un point commun...

L'AGRICULTEUR : Vingt ans de mariage, l'année dernière.

LE JOURNALISTE : Et qu'est-ce qu'elle fait de beau votre femme ? Elle s'occupe de la ferme comme vous, je suppose ?

L'AGRICULTEUR : Ça c'est bien les journalistes. Parce qu'il y en a un qui est agriculteur, l'autre doit forcément l'être aussi...

LE JOURNALISTE : Ce n'est pas le cas ?

L'AGRICULTEUR : Si.

LE JOURNALISTE : *(un peu interloqué, il ignore sa réponse et change de sujet)* Bon, asseyez-vous et détendez-vous, on va essayer de ne faire qu'une seule prise.

L'AGRICULTEUR : Une prise de ?

LE JOURNALISTE : De quoi ?

L'AGRICULTEUR : Vous dites « on va essayer de ne faire qu'une seule prise ».

LE JOURNALISTE : Ah... Une seule prise, quoi. Un seul jet *(croyant être plus clair)*

L'AGRICULTEUR : *(ne comprenant pas)* Mais comment vous voulez dire ? Un jet ? *(il mime tenir un jet d'eau)*

LE JOURNALISTE : *(un peu agacé)* Un seul enregistrement, tout d'un coup.

L'AGRICULTEUR : Ah ! Voilà. En une fois.

LE JOURNALISTE : *(soulagé)* Voilà.

L'AGRICULTEUR : Ça tombe bien, parce que moi, j'ai du travail et... *(il montre ses champs)*

LE JOURNALISTE : *(l'interrompant)* Voilà, donc c'est pour l'émission « Les français bien de chez nous qui font la France française qu'on aime » sur Radio Patriote, je vais vous demander de vous présenter, succinctement, puis on échangera sur quelques sujets au fil de la discussion, faut que ça soit naturel, détendez-vous. Vous êtes tout tendu, non ?

L'AGRICULTEUR : *(effectivement un peu stressé et crispé dans sa posture)* C'est que je n'ai pas l'habitude de parler en public.

LE JOURNALISTE : Oubliez le public, il n'y a que moi ici, vous voyez bien... *(il montre les spectateurs)*

L'AGRICULTEUR : Oui, mais quand même... J'ai pas l'habitude, alors ça me ... *(il fait un geste de torsion au niveau du ventre)*

LE JOURNALISTE : Ça va bien se passer. Donc je vais lancer l'enregistrement, et on commence le portrait. Vous êtes prêt ?

L'AGRICULTEUR : *(on ne peut plus crispé, il se frotte les cuisses)* Oui.

LE JOURNALISTE : Voilà, je lance l'enregistrement, détendez-vous. *(il fait un geste rassurant puis appuie sur un bouton de son téléphone et le pose. Il prend ensuite le ton d'un animateur radio enjoué et survolté)* Eh bien bonjour chez auditeurs de Radio Patriote, 87 point 14-18, la radio de tous les français sauf quelques-uns, et nous recevons aujourd'hui, pour l'émission « Les français bien de chez nous qui font la France française

qu'on aime », devinez qui, devinez quoi ? Un agriculteur ! De ceux qui font les terroirs si caractéristiques de nos campagnes et sans lesquels les français ne pourraient même pas manger. Et nous sommes ici dans le Kévinois, très exactement entre Saint Kévin le Haut et Saint Kévin le Bas, en pleine nature, pourrait-on dire, et j'ai en face de moi cet agriculteur... Typique de la région, hein, si je puis dire, qui va maintenant se présenter.

(Silence gênant pendant lequel l'agriculteur se contorsionne.)

Allez-y présentez-vous !

(au prix d'un effort colossal, l'agriculteur esquisse un sourire crispé, presque une grimace, en s'approchant du téléphone, comme pour présenter son meilleur profil)

Non, vous n'avez pas compris. *(agacé, il arrête l'enregistrement)* C'est un enregistrement sonore, quand je vous demande de vous présenter, il faut le faire avec des mots, vous dites, « voilà, je suis agriculteur, bla bla... ». Vous pensez que ça va aller ?

L'AGRICULTEUR : *(se frottant les cuisses, tendu)* C'est que je n'ai pas trop l'habitude.

LE JOURNALISTE : Je vois ça ! Mais encore une fois, respirez à fond, détendez-vous, vous allez voir, quand vous aurez prononcé le premier mot, ça ira tout seul.

L'AGRICULTEUR : Parce qu'il faut prononcer plusieurs mots ?

LE JOURNALISTE : *(interloqué)* Oui, bien sûr, autant que vous voulez. *(réfléchissant)* Mais il faut que ça forme des phrases, hein ? On s'est bien compris. C'est pas des mots comme ça, sans queue ni tête...

L'AGRICULTEUR : Vous me prenez pour un imbécile ?

LE JOURNALISTE : Non, non... Mais bon, des fois... Bon, on va recommencer, ce n'est pas grave, il me reste de la bande *(il montre son téléphone en souriant, pour appuyer sa plaisanterie, mais l'autre ne comprends pas)* Non, c'est bon, celle-là elle est pour moi. On va la refaire, je couperai au montage ce qu'il faut... Donc, je vais lancer l'enregistrement *(il lève l'index, l'agriculteur se crispe à nouveau, puis il appuie sur son téléphone)* Voilà je suis donc avec un agriculteur du Kévinois qui va nous expliquer ce qu'il fait, qui il est et comment il aime son métier... C'est à vous, on vous écoute, ça enregistre...

(grand silence, grimace, puis au bout de quelques secondes, l'agriculteur soulève une fesse et lâche un petit pet étouffé, mais parfaitement audible, sous le regard médusé du journaliste)

Mais enfin ! Mais qu'est-ce que... Vous n'avez quand même pas ? *(puis quand l'odeur parvient à ses narines, il a une violent geste de recul)* Ah si, pas de doute... Oh la vache ! Oh le salaud ! Mais c'est pas possible qu'est-ce qu'il a bouffé ? *(il se lève, sort un mouchoir pour le placer devant son nez)*

L'AGRICULTEUR : Excusez-moi, c'est le stress *(il fait un geste avec le poing signifiant la torsion de ses intestins)*

LE JOURNALISTE : *(s'éloignant de quelques mètres pour reprendre de l'air, voyant que l'agriculteur s'apprête à se lever)* Non, c'est bon, restez assis. J'arrive, laissez-moi quelques minutes. J'ai pas l'habitude... *(il respire en faisant des grands gestes des bras pour dissiper l'odeur)* On me l'avait pas encore faite, celle-là. Une caisse pareille... Pfiou... Vous avez mangé des tripes au petit-déjeuner, ou bien comment ça se passe ?

L'AGRICULTEUR : Non mais c'est le stress, je vous dis.

LE JOURNALISTE : Ah ben ça vous êtes drôlement stressé... Ne changez pas de métier, surtout. Vous imaginez ? *(il se l'imagine pilote d'avion, et mime la scène, le pilote parle dans son micro)* Oui, ici le pilote du vol 458 pour Paris, nous allons traverser une zone de turbulences *(il se tord et appuie sur son ventre, imite le bruit d'un pet monstrueux, regardant de côté)*, oui le copilote ne se sent pas bien, on va devoir faire un atterrissage d'urgence *(re-bruit de pet)*. Ah non mais c'est un coup à exploser en vol !

L'AGRICULTEUR : Ça risque pas, j'ai peur en avion...

LE JOURNALISTE : Oui et bien raison de plus ! Bon *(il continue de brasser l'air comme il peut, tente de s'approcher doucement)*, on va essayer de reprendre *(il renifle pour tester et pour se rassurer lui-même, et comme pour rassurer le public)*, ça va partir, ça va partir. *(il tousse, sent ses vêtements)* Ah, ça s'imprègne dans le tissu, c'est une horreur.

L'AGRICULTEUR : Moi je sens rien...

LE JOURNALISTE : Oui ben vous, vous avez l'habitude... *(s'approchant)* Bon, vous me refaites pas ça, hein ? *(montrant son téléphone)* C'est du matériel sensible, c'est pas prévu pour les atmosphères radioactives. *(il se rassied, renifle)* Bon. Où c'est qu'on en était ? *(il s'éponge les yeux avec son mouchoir)*

L'AGRICULTEUR : On n'avait pas commencé.

LE JOURNALISTE : Voilà... Reprenons nos esprits. *(il appuie sur un bouton du téléphone sans prévenir l'agriculteur)* On va recommencer doucement, vous allez voir, ça va aller très vite.

L'AGRICULTEUR : Non mais je crois que j'ai compris le coup du portrait... Je vais me concentrer...

LE JOURNALISTE : Ben là, c'était déjà pas mal concentré *(il se pince le nez)* Plus que ça, ça doit faire une sorte de brouillard *(il mime la diffusion d'un gaz visible avec ses mains)*. Vous savez comme derrière les diesel au démarrage... Prouf...

L'AGRICULTEUR : Moi ça me dérange pas l'odeur du diesel.

LE JOURNALISTE : Oui, ben voilà, tout s'explique. Bon, on va faire comme si on faisait l'interview mais pour de faux. On discute, voilà... Donc je vous demande de vous présenter.

L'AGRICULTEUR : *(jouant le jeu, ne se croyant pas enregistré)* Alors voilà, je suis cultivateur. Je... Je suis dans la moutarde.

LE JOURNALISTE : C'est à dire ? Vous vous voulez dire que vous êtes dans la mouise ? Financièrement ? C'est une expression du coin, ça « je suis dans la moutarde » ? Y a rien qui va ?

L'AGRICULTEUR : Non ! Je cultive de la moutarde.

LE JOURNALISTE : Ah, très bien, et quoi d'autre ? Du blé, des carottes ? Vous avez des bêtes peut-être ?

L'AGRICULTEUR : Ah non, que de la moutarde, sur 200 hectares. Parce que c'est ce que l'Europe elle demande.

LE JOURNALISTE : L'Europe ? Elle demande de la moutarde ?

L'AGRICULTEUR : Ben c'est pour les subventions, c'est plus rentable si on fait tout pareil. Que des champs de moutarde. À perte de vue. *(il fait un geste de la main)*

LE JOURNALISTE : Et donc, concrètement, quand vous vous levez le matin, vous commencez par quoi ?

L'AGRICULTEUR : Ben déjà, je vais aux water...

LE JOURNALISTE : *(faisant les gros yeux en souvenir de l'odeur)* Ah oui, c'est important de bien tout... évacuer. Mais je veux dire, par rapport à votre métier. Vous allez dans les champs de moutarde, vous y faites quoi, concrètement ?

L'AGRICULTEUR : Ben on met des pesticides. De l'engrais chimique.

LE JOURNALISTE : Et ce n'est pas mauvais pour le sol, ça, à la longue ?

L'AGRICULTEUR : Pour le sol, chais pas.

LE JOURNALISTE : Et pour la culture. La moutarde, elle est bonne malgré tout ce que vous mettez dessus ?

L'AGRICULTEUR : Ah non mais moi, je mettrais pas ça dans mon assiette ! Quand je remplis le réservoir avec mon engrais, là, il faut que je mette un masque à gaz !

LE JOURNALISTE : Vous avez un masque à gaz ? La chance !

L'AGRICULTEUR : Et pis ça risque d'exploser *(défaut de prononciation)* Faut pas faire une étincelle à côté.

LE JOURNALISTE : Ah ben je vous confirme ! Mais alors pourquoi vous mettez tous ces produits, si c'est dangereux ?

L'AGRICULTEUR : Parce qu'on est obligé ! Sinon ça pousse pas. On a des variétés spéciales qui poussent qu'avec les produits, qui sont vendues avec, d'ailleurs. Par la même entreprise.

LE JOURNALISTE : Et c'est pour ça que vous êtes en colère aujourd'hui ?

L'AGRICULTEUR : (*n'ayant pas réalisé*) En colère ? Ah ben... Oui, j'y avais pas pensé mais oui, c'est une bonne raison de plus d'être en colère, oui.

LE JOURNALISTE : Et bien on vous remercie pour ce témoignage. C'était « Les français bien de chez nous qui font la France française qu'on aime », avec aujourd'hui un agriculteur du Kévinos. Merci aux auditeurs qui nous écoutent malgré tout et qui ont la chance de ne pas nous sentir. Et à la semaine prochaine... (*il arrête son enregistrement en appuyant sur le téléphone*)

L'AGRICULTEUR : Bon ben voilà, on peut le faire pour de vrai maintenant...

LE JOURNALISTE : Non mais c'est bon, c'est fait. Je ne vous ai pas dit, pour ne pas que ça vous... (*elle tourne le poing sur son ventre*) Mais c'est bon, j'ai tout enregistré.

L'AGRICULTEUR : Déjà, mais j'ai... J'ai rien senti !

LE JOURNALISTE : (*soulagé*) Et moi non plus et c'est tant mieux.

(*L'Élu et l'ouvrier entrent en scène*)

Acte I, scène 6

L'ÉLU : Bon, on va pouvoir faire l'inauguration alors ?

L'OUVRIER : Ah non mais ça, vous n'avez toujours pas compris ? Votre rond-point, là, on s'en bat les steaks.

L'ÉLU : (*outré*) Un peu de respect pour mon rond-point ! Si vous saviez ce qu'il a coûté !

L'AGRICULTEUR : (*se levant*) Ben justement, on aimerait bien savoir ce qu'il a coûté votre machin inutile, là. Parce qu'à la fin, c'est toujours nous qu'on paye !

L'ÉLU : Ça ne vous regarde pas, ce qu'il a coûté. De toute façon, le rond-point n'est pas cher, (*plus bas*) par rapport à la sculpture qu'il y a au milieu...

L'OUVRIER : La sculpture sous le drap, là ? Vous l'avez payée aussi ?

L'AGRICULTEUR : Avec nos sous ?

L'ÉLU : C'est une œuvre d'art ! Mais vous ne pouvez pas comprendre, forcément ! C'est ma femme (*« mon mari » si c'est une élue*) qui l'a faite. Elle s'est donnée beaucoup de mal, figurez-vous !

L'OUVRIER : Vous avez payé votre femme avec l'argent de la commune pour une vilaine sculpture au milieu d'un rond-point ?

L'ÉLU : Vous connaissez d'autres artistes locaux qui auraient pu faire ça pour moins de

100.000 euros, vous ?

L'AGRICULTEUR : *(outré par la somme)* 100.000 euros d'anciens francs ?

L'ÉLU : *(se rendant compte qu'il n'aurait pas dû dévoiler la somme)* Pas tout à fait. Et puis sur tout le budget de la commune, vous pensez, c'est pas grand chose...

L'OUVRIER : Mais c'est nos sous !

L'ÉLU : Mais c'est moi le maire !

L'AGRICULTEUR : *(se dirigeant vers la sculpture pour la dévoiler, très énervé, il manque de la faire tomber)* J'espère au moins que c'est beau, votre machin, parce que...

L'ÉLU : *(le rattrapant in extremis, et la sculpture avec)* Non, on ne touche pas au drap avant l'inauguration ! Il faut que la surprise soit totale !

L'OUVRIER : *(attrapant l'élu)* Et nous on veut voir ce qu'on a payé avec nos sous !

LE JOURNALISTE : *(ressortant sa caméra)* Ah mais, prévenez quand vous allez vous battre pour que je puisse vous filmer !

L'ÉLU : *(se défendant contre les deux manifestants)* Laissez cette sculpture tranquille, vous allez me l'abîmer !

L'OUVRIER : *(lui donnant des coups)* Moi je propose qu'on mette une autre sculpture au milieu du rond-point : monsieur le maire empaillé !

L'AGRICULTEUR : Avec son écharpe tricolore enfoncée dans le ...

Le dernier mot est couvert par la sirène de la gendarmerie. Le rideau se baisse

Fin du premier acte.

Acte II – Scène 1

Sirène de gendarmerie. Les protagonistes se battent devant l'objectif de la caméra du journaliste.

L'ÉLU : Voilà toute une compagnie de CRS armés jusqu'aux dents qui vont vous embarquer !

La sirène de la gendarmerie cesse, le gendarme entre doucement en scène en regardant derrière lui de temps en temps, il est vêtu d'un casque de vélo et tient un couvercle de sauteuse en métal en guise de bouclier et un cartable scolaire un peu ridicule dans l'autre main. Il hésite un peu à intervenir.

LE GENDARME : *(timidement)* Oh... Oh là... S'il vous plaît.

L'ÉLU : *(toujours aux prises avec les deux autres, se retournant pour constater la venue*

des forces de l'ordre) Donnez l'assaut ! Ils attaquent la république ! La république c'est moi !

LE GENDARME : *(timidement)* Hé... Messieurs... Cessez vos exactions... Heu... S'il vous plaît !

L'ÉLU : Donnez l'assaut, bon sang ! Ils sont où les autres ? Le GIGN ! Le RAID !

LE GENDARME : *(s'éclaircissant la voix)* Heu, aujourd'hui, je suis tout seul... Les copains... Ils ont pas pu venir.

L'ÉLU : *(se débattant avec l'ouvrier et l'agriculteur qui le tiennent par le col et le secouent)* Mais bon sang, mais pourquoi on vous paye ! Fainéants !

LE GENDARME : Justement, on n'a plus de budget ! Tout le budget est passé dans les lacrymos et les flash balls des dernières manif, y a plus rien pour payer le personnel. Les heures sup, les congés, y a plus un radis.

LE JOURNALISTE : *(regardant son téléphone)* Et moi, je n'ai plus de batterie. Excusez-moi, je reviens plus tard. *(il sort de scène)* Vous m'attendez avant de vous battre, hein ?

L'OUVRIER : *(lâchant sa prise sur l'élu, au gendarme)* Ah ben pour vous aussi, y a plus de sous ?

L'ÉLU : *(en profitant pour se dégager et rejoindre le gendarme, remettant son costume et son écharpe en ordre)* Je vous l'ai dit qu'il n'y en avait plus de sous !

L'AGRICULTURE : Mais pour votre rond-point et votre sculpture, là, vous en avez trouvé ?

L'ÉLU : *(méprisant)* C'est pas le même budget, ça, c'est de la culture, je vous ai dit ! Vous ne pouvez pas comprendre.

L'OUVRIER : On a très bien compris que vous vous foutiez de notre gueule.

L'ÉLU : *(reprenant beaucoup d'aplomb, au gendarme)* Bon gazez-moi ces deux-là qu'ils se calment.

LE GENDARME : Les gazer ?

L'ÉLU : Oui, un petit coup de pschitt, ils vont moins rigoler.

LE GENDARME : C'est que... *(il fouille dans son cartable, avec difficulté à cause de son bouclier de fortune, en sort un brumisateur d'eau)* On doit maintenant s'équiper soi-même, et...

L'AGRICULTEUR : *(s'approchant, menaçant avec sa pelle, à l'ouvrier)* Viens, on va leur expliquer notre point de vue en toute amitié.

L'OUVRIER : *(le retenant)* Attends, ça va se retourner contre nous si on les agresse.

LE GENDARME : *(lisant les instructions sur la bombe aérosol, en éloignant l'objet pour lire les petits caractères)* C'est chiant la presbytie... Voyons, « enlever le capuchon et faire pression de l'index sur le... »

L'ÉLU : Mais c'est un brumisateur d'eau ?

LE GENDARME : Oui, c'est ce que j'utilisais sur ma femme pendant son accouchement. *(si c'est une gendarmette : « C'est ce que j'utilisais sur mon mari pendant mon accouchement, pour pas qu'il s'évanouisse »)*

L'ÉLU : Mais vous croyez que ça va les calmer ?

(l'agriculteur et l'ouvrier s'approchent peu à peu)

LE GENDARME : Ben moi c'est tout ce que j'ai, les lacrymo, y en a plus. Le chef de brigade s'est servi des dernières grenades pour éloigner les jeunes qui tournaient autour de sa fille, pendant les vacances. De toute façon, elles étaient périmées. *(il fait un geste de la main et appuie malencontreusement sur le bouton ce qui projette un brouillard d'eau thermale sur le visage de l'élu, qui sursaute)*

L'ÉLU : *(agacé, il s'essuie de la manche)* Ah ! Mais faites donc attention

LE GENDARME : Ah vous voyez ! Ça surprend, quand même. Je vais tenter une truc ! *(pris soudain d'un élan de courage, il fait quelques pas se voulant furtifs et techniques, mais plutôt ridicules et lourdauds, en direction des manifestants et vaporise un peu d'eau en leur direction, il revient avec la même chorégraphie mêlant danse classique et combat de rue, avec l'impression d'avoir été un héros)* Vous avez vu ce que je leur ai mis !

L'OUVRIER : *(surpris par l'agression douce du gendarme)* Mais ils se foutent de notre gueule ! *(à l'agriculteur)* Tu as raison, il faut qu'on leur explique des trucs.

(ils s'approchent à nouveau lentement, panique du côté des forces de l'ordre et du représentant de la république)

L'ÉLU : Ils arrivent ! Vous n'avez pas autre chose ?

LE GENDARME : *(prenant un air grave)* Vous... Vous voulez que je sorte le flash ball ?

L'ÉLU : *(étonné)* Vous avez un flash-ball ?

LE GENDARME : Oui mais je vous préviens, c'est sous votre responsabilité !

L'ÉLU : Pas de problème ! J'assume !

LE GENDARME : *(fouillant dans son sac, paniquant en voyant les manifestant approcher lentement)* Vous l'aurez voulu ! *(il sort une sarbacane et des balles en papier colorées de type réveillon de nouvel an, calibre standard)*

L'ÉLU : *(voyant l'arme en question)* Quoi ! C'est ça votre flash-ball ?

LE GENDARME : *(chargeant une première boule dans la sarbacane en tremblant un peu)*
À Noël j'en ai pris une dans l'œil, je peux vous dire que je faisais pas le malin. J'ai failli tomber dans les pommes. *(il tire une première boule en direction des manifestants)*

L'AGRICULTEUR : Mais ils nous attaquent ! Sus à l'ennemi ! *(il s'élançe)*

L'OUVRIER : Oui, euh... Vas-y doucement quand même... *(il le suit)*

Acte II – Scène 2

(alors que le gendarme envoie boulette sur boulette en tremblant, et que l'élu se cache derrière lui, le journaliste réapparaît sur scène.)

LE JOURNALISTE : *(s'interposant)* Hop hop hop, on arrête tout ! S'il vous plaît !

L'OUVRIER : *(coupé dans son élan)* Ben quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

LE JOURNALISTE : Je vous avais dit de m'attendre pour que je filme la confrontation.

L'AGRICULTEUR : Mais nous on s'en fout que ce soit télévisé. On veut juste leur latter la gueule !

LE JOURNALISTE : *(geste d'apaisement)* Non, non, non, vous latterez la gueule de qui vous voulez, mais vous attendez que je filme. Alors on va reconstituer la scène, s'il vous plaît. *(il prend tour à tour les différents protagonistes, qui se laissent faire, interloqués, et les déplacent sur la scène, d'abord l'agriculteur)* Vous, vous allez vous mettre là. *(Il prend l'élu et le guide à côté de l'agriculteur),* vous vous êtes là...

L'ÉLU : Hé mais moi je suis pas avec lui !

L'AGRICULTEUR : *(innocemment)* Mais tout à fait ! C'est lui que je vais latter !

LE JOURNALISTE : Ah pardon, j'avais pas compris... No stress ! Surtout pas de stress !

L'OUVRIER : C'est moi qui est avec lui. Et on est contre ces deux-là. *(il montre le gendarme et l'élu et chacun se place du bon côté de la scène)*

LE JOURNALISTE : Voilà, tout le monde est bien à sa place, alors « Action » !

(Les deux groupes s'approchent doucement l'un de l'autre, en silence, le journaliste au centre filme la progression de chacun)

LE JOURNALISTE : Stoop ! *(tout le monde se fige)* Non attendez, là, j'ai un contre jour. *(il change de position, puis lève un doigt)* Voilà... Action !

(Les deux groupes reprennent leur mouvement lent en silence)

LE JOURNALISTE : Vous pouvez parler, hein, y a du son aussi...

L'OUVRIER : *(pas convaincu)* Euh... On en a marre !

L'ÉLU : *(au gendarme)* Envoyez des boulettes vous !

(les deux groupes sont maintenant tout près l'un de l'autre, mais l'ambiance n'y est plus)

L'AGRICULTEUR : *(au journaliste)* Non, mais là, vous avez cassé notre élan.

LE JOURNALISTE : Comment ça ?

LE GENDARME : C'est vrai que c'est plus pareil. On n'a plus la même tension...

LE JOURNALISTE : Ah ben merde alors. Mais vous voulez pas faire semblant ? Juste le temps que je filme.

L'OUVRIER : Ah ben non ! Faire semblant d'être en colère alors qu'on y est vraiment, moi je sais pas faire. Je suis pas comédien.

LE GENDARME : *(son téléphone sonne en faisant pin-pon comme une sirène de police, il le sort de sa poche)* Ah ! Excusez-moi, c'est moi qui fait le standard. Y a personne au poste aujourd'hui... *(il décroche)* Allô ? Oui, c'est la gendarmerie nationale. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Un braquage de banque ? En ce moment ? Ah merde. Mais ça peut pas attendre ? *(il sort un calepin de sa poche, et feuillette les pages comme il peu en téléphonant)* Moi j'ai un créneau mardi si vous voulez. Vous pouvez faire patienter les braqueurs jusque là ? Ah... ils sont pas d'accord ? Oui mais il faut que chacun y mette du sien vous comprenez. Vous n'avez qu'à prendre leur adresse et leur numéro, on les rappellera. Oui, le numéro des braqueurs. Ah vous êtes caché dans les toilettes ? Ils ont pris des otages ? Non mais le plus simple c'est qu'ils repassent plus tard, je crois. Je suis désolé, vous pouvez leur transmettre nos excuses ? À qui ? Ben aux braqueurs, pardi ! Oui, ben sortez des toilettes et allez leur dire qu'on s'excuse. Allô ? Allô ? *(il regarde son téléphone)* J'ai entendu comme une déflagration puis plus rien... Ça c'est depuis que la gendarmerie est passée chez SFR, ça déconne...

LE JOURNALISTE : C'est où ce braquage ?

LE GENDARME : Ah merde, j'ai pas pensé de demander. Bon faut dire, le gars était caché aux toilettes, il était pas très clair... Ça résonnait...

L'ÉLU : Ça arrive souvent ce genre de trucs ?

LE GENDARME : Oh, deux ou trois fois par jour... Mais quand il y a beaucoup d'appels, on passe le standard à la boulangerie. Comme ça, ils prennent les appels et on n'est moins dérangés. On peut continuer de taper nos rapports de la veille. *(il mime un gendarme qui tape lettre par lettre avec un seul doigt)*

LE JOURNALISTE : Mais c'est le boulanger qui intervient ?

LE GENDARME : Ah non ! Ils prennent juste les appels et on y va en fin de semaine pour voir ce qu'ils ont noté...

LE JOURNALISTE : Et si c'était des urgences ?

LE GENDARME : Ah ben dans ce cas, on s'emmerde même pas à les prendre en compte, les urgences de la semaine passée, c'est plus vraiment des urgences...

L'AGRICULTEUR : C'est bien organisé, quand même...

L'OUVRIER : Bon, on fait quoi ? On se tape dessus ou pas ?

L'ÉLU : Ou alors on fait l'inauguration du rond-point ?

L'AGRICULTEUR : Ah non, ça il n'en est pas question !

L'ÉLU : Mais pourquoi ? Ça va prendre 5 minutes !

L'OUVRIER : Non. C'est non. (*réfléchissant*) À moins que...

L'ÉLU : Dites-moi. (*soudain obséquieux*) Je suis à l'écoute de mes administrés. « Je vous ai compris » et tout ça...

L'OUVRIER : Mettons qu'on est d'accord pour faire l'inauguration...

L'ÉLU : Ah !

L'AGRICULTEUR : Alors là, je comprends plus rien.

L'OUVRIER : Attends ! Mais en échange et avant ça, on fait un atelier constituant.

L'AGRICULTEUR : Un quoi ?

L'ÉLU : (*catégorique*) Jamais de la vie.

L'OUVRIER : Si !

L'ÉLU : Non.

L'AGRICULTEUR : Dites, c'est quoi un râtelier consistant ?

L'OUVRIER : Mais si : on se met tous autour d'une table et on réfléchit à une nouvelle constitution. Ensemble !

LE JOURNALISTE : Ah, c'est pas mal comme idée, ça, non ? C'est ce qu'ils ont essayé de faire à la Préfecture aussi ? Vous êtes sûr que vous les connaissez pas les gars de la Préfecture ? C'est bizarre que vous ayez tous les mêmes idées ?

L'ÉLU : Mais non, c'est grotesque !

LE JOURNALISTE : Bon, le préfet, quand ils ont dit ça, il a fait balancer des grenades. C'est pour ça qu'ils ont foutu le feu à la Préfecture après.

L'OUVRIER : C'est ça la vraie démocratie.

LE JOURNALISTE : Quoi, les grenades ?

L'OUVRIER : Non, les ateliers constituants ! *(au gendarme)* Vous n'êtes pas d'accord, vous ?

LE GENDARME : *(il gonfle ses joues et laisse sortir l'air par ses lèvres en faisant un bruit en signe d'indécision)* C'est à dire que je suis pas sûr de comprendre où vous voulez en venir.

L'OUVRIER : C'est bien simple, vous préférez prendre des pavés dans la gueule ou bien qu'on négocie autour d'une table.

L'ÉLU : C'est facile, ça.

L'OUVRIER : *(à l'élu)* Et vous, vous préférez qu'on bousille la statue *(il montre le centre du rond point)* ou qu'on écrive ensemble les règles du pouvoir ?

L'ÉLU : Ah non, vous ne touchez pas à la statue !

L'AGRICULTEUR : Elle doit être drôlement précieuse la statue pour que vous la défendiez plus que la démocratie !

L'ÉLU : C'est un symbole de la république ! *(plus bas)* Et c'est ma femme *(mon mari)* qui l'a faite.

L'OUVRIER : Alors c'est vendu ? On réécrit la Constitution ? Ensemble ?

L'ÉLU : *(blasé)* Pfouh allez, oui, c'est bon...

L'OUVRIER : Ah ! Voilà, ça c'est constructif !

L'ÉLU : Mais après, je vous préviens, on inaugure, et vous enlevez vos gilets et on prendra des photos !

LE JOURNALISTE : Pas de problème, moi je serai là. *(s'éloignant)*

L'AGRICULTEUR : Pourquoi, vous partez, là ?

LE JOURNALISTE : Je vais pas vous filmer en train d'écrire des trucs. Ça va intéresser qui ?

L'OUVRIER : Potentiellement, tous les citoyens.

LE JOURNALISTE : Oui, ben justement, moi c'est les actionnaires et les publicitaires qu'il faut que j'intéresse. Pas les citoyens.

L'AGRICULTEUR : C'est quand même bien nous vos clients !

LE JOURNALISTE : *(il revient pour expliquer)* Ah mais alors pas du tout ! Vous avez déjà payé quelque chose pour regarder la télé ou écouter la radio ?

L'OUVRIER : Oui : une redevance.

LE JOURNALISTE : Mais ça c'est que pour les chaînes publiques. Les chaînes privées, elles, elles sont gratuites, pour la plupart.

LE GENDARME : C'est vrai, ça... J'y avais jamais pensé. Mais alors qui c'est qui vous paye ?

LE JOURNALISTE : Les pubs ! Dites vous bien une chose : quand c'est gratuit, c'est vous le produit ! Nous on vend à des publicitaires le cerveau des téléspectateurs. On essaie de vous mettre en condition pour que vous soyez prêts à acheter la voiture ou le papier toilette qui est dans la pub qui suit. C'est tout.

L'OUVRIER : C'est pour ça qu'il y a toujours des femmes toutes nues qui vendent des yaourts. Moi je les ai achetés les yaourts, hein, les mêmes qu'à la télé ! Ben ma femme elle est pas vraiment devenue comme ça. *(si c'est une ouvrière : « C'est pour ça que c'est toujours des beaux mecs qui font les pubs pour les rasoirs, moi j'ai acheté le rasoir, hein, le même qu'à la télé. Ben mon mari il est pas vraiment devenu comme ça. »)*

LE JOURNALISTE : Si vous voulez un conseil, hein, je devrais pas vous dire ça, mais... On est entre nous... Ne comptez pas sur la télé pour vous informer. Ni la radio.

L'AGRICULTEUR : Ben comment on fait, alors, pour savoir ce qui se passe ?

LE JOURNALISTE : Trouvez des médias où il n'y a pas de pub. Mais aucune, hein ? Je dis ça, je dis rien... *(il sort de scène)*

Acte II – Scène 3

L'ÉLU : *(au journaliste)* N'allez pas trop loin, on a bientôt fini !

L'OUVRIER : Mais on n'a pas encore commencé.

L'ÉLU : Oui, ben c'est bien ce que je dis.

L'AGRICULTEUR : Commencez pas à nous entourlouper, vous. Je vous ai à l'œil.

(l'ouvrier approche une table de camping et des chaises et tous s'asseyent)

LE GENDARME : Mais qu'est-ce qu'on doit faire, au juste ?

L'OUVRIER : C'est tout simple. On va réfléchir ensemble à ce qu'il faudrait pour éviter tous les problèmes qu'on a en ce moment.

L'ÉLU : Mais on n'a pas de problème. Tout va bien...

L'AGRICULTEUR : Oh l'autre ! Il manque pas de toupet !

LE GENDARME : Moi j'en ai un peu marre de me prendre des pavés dans la gueule, tous les samedis.

L'OUVRIER : Voilà : on peut commencer par là. *(il sort un crayon et une feuille)* À votre avis pourquoi les gens manifestent ?

LE GENDARME : Parce qu'ils ne sont pas contents.

L'ÉLU : Oui, ben ils sont jamais contents les gens.

L'AGRICULTEUR : Parfaitement ! On en a marre !

L'ÉLU : Mais qu'est-ce que vous voulez y faire ? Chacun a ses propres intérêts. Regardez celui-ci, *(il montre l'ouvrier)* il travaille à l'usine, vous croyez que si on accède à ses revendications, son patron va être content ?

L'OUVRIER : Ah ben ça, non, ça va lui coûter cher, je vous promets !

L'ÉLU : Ben voilà, c'est sans fin : quand on contente les uns, c'est les autres qui sont pas contents ! Bon, on a fini ? *(il commence à se lever, mais l'agriculteur le rassied)*

L'AGRICULTEUR : On n'a pas fini !

L'OUVRIER : Non mais que chacun ait ses propres intérêts, c'est pas la question. On le sait ça ! La question, c'est : « qu'est-ce qu'on met en place, comme organisation, pour que chacun puisse exprimer ses intérêts et choisir ce qui convient au plus grand nombre ». C'est ça la vraie question !

LE GENDARME : Moi je l'ai même pas compris, la question.

L'AGRICULTEUR : Moi non plus.

L'ÉLU : Vous voyez ? Comment vous voulez arriver à un consensus avec des engins pareils. On perd notre temps, là... *(il se lève à nouveau et à nouveau l'agriculteur le rassied)*

L'AGRICULTEUR : Mais il va rester assis Zébulon ! J'ai peut-être pas compris, mais on peut m'expliquer !

L'OUVRIER : Exactement ! C'est parce qu'on n'est jamais dans les bons coups qu'on comprend rien à rien. Vous nous dites « y a plus de sous ». Peut-être ! Mais n'empêche qu'on aimerait bien être là quand vous faites des gros chèques pour... des ronds-points ou des statues. Et peut-être qu'on vous dirait qu'il vaut mieux peut-être refaire le toit de l'école ou mettre des bus pour aller au boulot !

L'ÉLU : Le toit de l'école... Non mais vous savez ce que ça coûte ?

L'AGRICULTEUR : Aussi cher que ce rond point avec la statue ?

L'ÉLU : Ah ben non, quand même pas !

L'OUVRIER : Voilà ! Le problème, c'est qu'on n'est jamais consulté.

L'ÉLU : Mais le conseil municipal est public ! Vous pouvez venir, y a pas un rat qui vient ! Même les conseillers ils viennent plus !

L'AGRICULTEUR : Mais si on vient, on aura le droit de contester les décisions ?

L'ÉLU : Ah ben, non, faut pas déconner.

L'OUVRIER : Voilà ! Quand on est consultés, en plus, on tient pas compte de ce qu'on dit. Alors j'écris, hein, dans la nouvelle constitution : être consulté régulièrement et tenir compte de notre avis. *(il écrit en même temps)*

L'ÉLU : Très bien. On a fini, là ? Faites-voir votre feuille ? *(l'ouvrier lui donne)* Ah oui, c'est bien. Je vais en tenir compte pour la prochaine réunion du conseil, et j'en parlerai au préfet. Il va être content. *(il prend la feuille, la glisse sous la table, la chiffonne et la jette en direction du gendarme)*

LE GENDARME : *(sentant la boule de papier atterrir sur ses jambes)* Oh, je crois que vous avez perdu quelque chose. *(il sort la boule de papier et la redonne à l' élu)*

L'ÉLU : Non, c'est rien, ça. C'est un mouchoir.

L'AGRICULTEUR : *(dépliant la boule)* C'est ce que tu viens d'écrire ! Il l'a déjà jeté par terre le salaud !

L'ÉLU : Mais pas du tout, voyons. Et de toute façon je m'en rappelle, c'était écrit : gna gna, consultez les gens, gna gna... Allez, on a fini ? *(il se lève)*

L'AGRICULTEUR : *(le rasseyant)* Non, et si vous tenez à votre statue et à votre cul, je vous conseille de rester assis, parce que je vais mettre l'une dans l'autre et après vous ne pourrez plus vous asseoir.

L'OUVRIER : Vous voyez pourquoi il y a de la violence dans les manifestations : même quand les représentants se foutent de notre gueule, on n'a pas moyen de le faire savoir. On peut rien faire !

L'ÉLU : Mais si, vous pouvez.

L'AGRICULTEUR : Ah oui, alors comment on fait pour vous faire démissionner ?

L'ÉLU : Ah ben non, ça vous pouvez pas.

L'OUVRIER : Donc je re-note : en 1, on n'est jamais consulté. En 2, on ne peut pas faire partir les mauvais élus qui font n'importe quoi... *(il écrit en même temps)*

LE GENDARME : Et du coup, c'est nous qu'on prend les pavés dans la gueule !

L'AGRICULTEUR : Vous voyez que quand on discute, on finit par comprendre. Seulement, comme à la fin, on se rend compte que c'est vous les salauds, ben vous avez pas trop intérêt à ce qu'on discute entre nous, en fait !

L'ÉLU : C'est ridicule...

L'OUVRIER : Comment ça, c'est ridicule ?

L'ÉLU : Mais vous ne voyez pas que c'est bien plus compliqué que ça. Les problèmes du monde d'aujourd'hui, la mondialisation, le changement climatique, l'énergie... Vous croyez que vous allez régler tout ça avec une feuille de papier au bord d'un rond point ?

L'AGRICULTEUR : Et vous proposez quoi, vous ? Pour régler ces problèmes ?

L'ÉLU : Mais laissez faire les gens qui savent, qui ont fait des études ! Bon sang ! Il faut des compétences pour faire tout ça !

L'OUVRIER : Des compétences ? Parce qu'ils sont compétents les gens qu'on a depuis 50 ans, peut-être ? C'est pas eux qui ont fait la mondialisation, qui n'ont rien vu venir au chauffage climatique et à la pénurie des énergies ? C'est justement eux qui nous ont envoyés dans le mur !

L'AGRICULTEUR : C'est vrai ça. Vous faites comme si c'était nous les cons, alors que c'est les gens comme vous qui sont au pouvoir depuis tout ce temps... Pas les gens comme moi.

L'ÉLU : Ah ben il manquerait plus que ça !

LE GENDARME : Non mais arrêtez de mettre de l'huile sur le feu, aussi. Après c'est sur moi qu'ils vont taper.

L'ÉLU : Oui, ben vous êtes là pour ça, figurez-vous.

LE GENDARME : Pour protéger le système en place au lieu de protéger les gens ? Ah ben si c'est ça, moi je rends mon uniforme... *(il enlève son casque de vélo)*

L'ÉLU : Et vous allez faire quoi d'autre ? Avec le chômage qu'il y a...

L'OUVRIER : Oui, ben ça aussi, il faut qu'on en parle !

L'ÉLU : « il faut qu'on en parle, il faut qu'on en parle », et vous allez faire quoi ? Écrire qu'il faut abolir le chômage sur votre papier ? Et vous croyez que ça va se faire tout seul ?

L'AGRICULTEUR : Moi je comprends rien à cette histoire de chômage. On manque de docteur, on manque d'infirmières, on manque de profs, il y a 35 gosses dans les classes. On a des tas de gens qui cherchent du boulot, et pourtant... y a du chômage !

L'ÉLU : Mais c'est pas de boulot ou de gens pour faire le boulot qu'on manque, c'est du pognon ! On ne va pas l'inventer ?

L'OUVRIER : Et pourquoi pas ?

L'ÉLU : Ah non mais j'aurai tout entendu, si j'avais le droit de me lever, y a longtemps que je serais parti, je vous jure...

L'AGRICULTEUR : Ouais ben restez bien assis.

L'OUVRIER : Non mais je plaisante pas. L'argent, quand on y réfléchit, c'est juste une vue de l'esprit. Hein ? Ça n'a aucune valeur, en fait...

L'ÉLU : Vous avez raison, donnez-moi votre portefeuille, c'est une vue de l'esprit. Faut pas vous emmerder avec ça...

L'OUVRIER : Non mais je veux dire : on en crée autant qu'on veut, de l'argent. Pourquoi on s'interdit d'en créer plus ?

L'ÉLU : Parce que si on en crée trop, il vaut plus rien ! Tête de pioche. Mais vous comprenez rien à rien...

L'OUVRIER : Mais si l'argent qu'on crée il sert à payer des gens qui font du boulot, des infirmières, des professeurs, on crée bien de la richesse, nom de bois ! C'est pas de l'argent foutu en l'air ! C'est pas du vent !

L'AGRICULTEUR : Ah ! (*à l'élu*) Qu'est-ce que vous dites de ça ? C'est qui les cons ?

L'ÉLU : (*interloqué*) Oui oh, ça va hein...

L'OUVRIER : Alors je note, en 3 : créer de la monnaie pour qu'il y ait moins de chômage.

L'ÉLU : C'est pas si facile.

L'AGRICULTEUR : « C'est pas si facile », « ça marchera jamais », « on n'a plus de sous », en fait, c'est vous qui râlez tout le temps.

L'ÉLU : Bon, vous avez fini ? On peut ranger les crayons et passer à autre chose ?

L'OUVRIER : Pas tout à fait : comment on s'assure que vous allez pas tout chiffonner et foutre à la poubelle ce qu'on a écrit.

L'ÉLU : C'est vraiment pas mon genre.

L'AGRICULTEUR : Moi je trouve que ce serait bien qu'on se réunisse régulièrement pour parler comme ça. J'ai l'impression d'avoir compris plein de chose, moi aujourd'hui.

LE GENDARME : Pareil.

L'ÉLU : Très bien, je ferai une réunion par an avec les habitants et on verra...

L'OUVRIER : Une par semaine.

L'ÉLU : (*négociant*) Une par mois.

L'AGRICULTEUR : (*menaçant, joignant le geste à la parole*) Une par semaine ou bien c'est la statue où tu sais.

L'ÉLU : Ok, une fois par semaine...

Le journaliste revient sur scène

Acte II – Scène 4

LE JOURNALISTE : Vous avez terminé ? Parce qu'il faut que j'aie couvrir un autre événement. On vient de m'appeler à la Préfecture, il paraît qu'en fait c'est un garde du corps du Préfet qui a foutu le feu en jetant sa cigarette dans la poubelle.

LE GENDARME : C'était pas les manifestants ?

LE JOURNALISTE : Non, ça c'est ce qu'avaient dit les médias, mais apparemment c'était faux.

LE GENDARME : Mais j'ai vu les images à la télé, juste avant de venir ici ! On voyait un manifestant qui tenait une boîte d'allumettes.

LE JOURNALISTE : Ah non mais c'était moi ça, on a fait une reconstitution parce qu'on n'avait pas les images.

LE GENDARME : Mais je croyais qu'on avait interpellé les coupables ? Et qu'ils étaient en prison à l'heure qu'il est ?

LE JOURNALISTE : Bah, c'est une simple erreur judiciaire, ils sortiront dans un mois ou deux. Rien de grave... Par contre, il faut que j'aie mettre en image la maladresse du garde du corps du Préfet.

L'ÉLU : C'est pas déjà son garde du corps qui était dans une affaire pas nette avec les Russes ?

LE JOURNALISTE : (*prenant tout à la légère, comme si tout ça n'avait rien d'important*) Oui ! C'est celui-là ! Il nous aura tout fait ! En tout cas, je ne sais pas ce qu'il a comme dossier sur le Préfet, mais il est intouchable ! Vous vous souvenez de la fois où il portait une arme alors qu'il n'avait pas de permis ?

L'ÉLU : (*sur le même ton, en riant*) Et le fameux coup du coffre qui s'est volatilisé pendant la perquisition de son appartement ? Et qu'on n'a jamais retrouvé !

LE JOURNALISTE : (*riant*) Oui ! Ah ah, le coffre... (*puis voyant la mine atterrée de l'ouvrier et de l'agriculteur, il stoppe net*) Bon, on l'inaugure ce rond point ?

L'ÉLU : Allez ! Oui, on y va.

L'OUVRIER : Alors qu'est-ce qu'on fait ?

L'ÉLU : Commencez par enlever vos chasubles, là, ça fait pas sérieux.

(ils s'exécutent)

L'AGRICULTEUR : N'empêche le gilet fluo, c'était une super idée. C'est un peu comme les sans culottes...

LE JOURNALISTE : Vous n'avez pas de culotte ?

L'AGRICULTEUR : Dites ! Je vous demande si vous avez une culotte, moi ?

L'ÉLU : *(au gendarme)* Vous aussi, enlevez votre uniforme, il faut que ça fasse vrai et qu'on voit qu'il y a du monde.

LE JOURNALISTE : Non mais vous inquiétez pas : je vais photoshoper pour faire croire qu'on était plusieurs centaines.

L'AGRICULTEUR : « Photoshoper » ? Dites, moi je suis pas bien sûr de vouloir me faire photoshoper...

LE JOURNALISTE : C'est du trucage informatique. On fait croire qu'il y a 500 personnes alors qu'on était une dizaine. C'est ce qu'on fait d'ailleurs à chaque fois, à la demande du Préfet, encore lui, quand c'est des manifestations de soutiens.

L'OUVRIER : Et quand ce sont des manifestations contre lui ?

LE JOURNALISTE : Ah ben là, c'est l'inverse, on gomme les gens sur les photos...

L'AGRICULTEUR : Les tricheurs, j'en reviens pas. On peut vraiment pas faire confiance à ce qu'on voit à la télé.

(l'élu s'est fabriqué une estrade de fortune et est monté dessus, il a pris son discours en main, il est prêt, il essaie d'interrompre d'un geste de la main, mais personne ne fait attention)

LE JOURNALISTE : Ah mais je vous l'ai dit ça ! Et encore, vous n'avez pas tout vu...

L'OUVRIER : Ah bon ?

LE JOURNALISTE : Oui, sur les plateaux télé, par exemple, on invite des gens. On fait croire qu'ils sont pas d'accord entre eux, mais en fait, ils sont d'accord sur l'essentiel.

L'AGRICULTEUR : Quel intérêt ?

LE JOURNALISTE : On fait croire aux gens que toutes les opinions s'expriment, mais on ne garde que ceux qui ne dérangent pas trop le système. Alors ils commentent les images, ils disent « C'est inadmissible », « Il faut condamner la violence »... Mais on ne parle jamais du fond, des raisons qui poussent les gens à manifester...

L'OUVRIER : Ah les pourris.

(nouvelle tentative d'intervention de l'élue, nouvel échec)

LE JOURNALISTE : Des fois, même, on présente les gens comme s'ils étaient neutres et en fait, ils ont un gros conflit d'intérêt sur le sujet qu'il commente. Par exemple, on va présenter un gars comme « Maître de conférences à l'université machin », ce qui est vrai, mais on oublie de marquer qu'il est aussi au conseil d'administration de Total ou de Monsanto. Et le gars, il donne son avis, comme si c'était une sommité impartiale...

L'AGRICULTEUR : Ah oui, j'ai déjà vu, ça. Dans un débat sur l'agriculture, à la télé, y a un mec que je connaissais, c'était un commercial qui me vendait les pesticides, il y a 15 ans et qui a pris du grade ensuite... Ben à la télé, il mettait qu'il était « Ingénieur agronome », c'est tout.

L'ÉLU : *(interrompant la discussion pour de bon)* Dites, on peut l'inaugurer ou pas, ce rond point ?

L'AGRICULTEUR : *(soupirant)* Faites vite, quand même. Moi faut que j'aille dans mes champs... *(il montre)*

L'ÉLU : *(montrant son discours de plusieurs pages)* Ne vous inquiétez pas : je serai bref. *(au journaliste)* Vous êtes prêt à filmer, vous ?

LE JOURNALISTE : Oui, c'est bon, vous pouvez y aller.

(tout le monde se met en position d'écouter le discours de l'élue)

L'ÉLU : *(visiblement très à l'aise et dans son élément)* Mesdames, Messieurs, Kévinos, Kévinos, je vous remercie d'être venus si nombreux aujourd'hui pour l'inauguration de ce rond point.

L'OUVRIER : *(il se retourne et constate qu'il n'y a personne)* Si nombreux...

L'ÉLU : *(ignorant l'ouvrier)* Je tenais à démarrer ce discours par une pensée à notre cher Préfet qui a subi une attaque d'une violence inouïe, et qui est à l'heure où je vous parle à l'hôpital entre la vie et la mort. Et j'aimerais que nous témoignions toute notre sympathie pour ce grand homme en observant une minute de silence *(agitation dans les rangs, il ramène les gens au calme)* S'il vous plaît, un peu de respect, pour la minute de silence, attention... Top. *(il regarde sa montre)*

(pendant le silence, le gendarme cherche une crotte dans son nez et ensuite un endroit pour s'en débarrasser, après quelques nouvelles secondes de silence, instant dramatique, l'agriculteur a de nouveau une flatulence impromptue)

<Prout>

(tout le monde s'écarte immédiatement de la source, mais en continuant d'observer le silence, l'ouvrier fait les gros yeux à l'agriculteur qui lui répond silencieusement en mimant)

une torsion intestinale, échanges de regards... Le gendarme ventile comme il peut autour de lui avec les mains, puis en battant des coudes comme une danse des canards improvisée. L'élú qui n'a pas encore eu vent de l'odeur commence à froncer le nez, ça arrive à ses narines. Toujours dans le silence le plus complet il regarde sa montre en levant les sourcils, il retient sa respiration. Le journaliste a pris le large, il s'est éloigné à petits pas et continue à filmer de loin en respirant à travers son mouchoir. L'élú regarde une nouvelle fois sa montre, la minute est terminée.

L'ÉLU : *(d'une voix étouffée)* C'est terminé.

(il se retourne et respire un grand coup)

L'OUVRIER : *(amusé, à l'agriculteur)* Oh le fumier ce qu'il nous a mis !

L'AGRICULTEUR : *(reproduisant son geste du poing sur le ventre)* C'est les minutes de silence, moi, ça me stresse.

LE GENDARME : Vous savez que je pourrais vous arrêter pour outrage à agent !

LE JOURNALISTE : *(respirant toujours à travers son mouchoir)* Non mais l'enfermez pas dans une cellule, hein ! C'est inhumain !

L'ÉLU : Messieurs, s'il vous plaît ! On reprend.

L'AGRICULTEUR : Quoi ? C'est pas fini ?

L'ÉLU : Je n'ai pas encore commencé mon discours !

L'OUVRIER : Moi je trouvais déjà ça trop long...

L'ÉLU : Dites, moi j'ai fait votre machin constituant... Vous m'avez promis !

L'OUVRIER : Bon, allez-y, mais dépêchez-vous !

L'ÉLU : Bien... Nous sommes ici pour inaugurer le rond-point de Saint Kévin, un magnifique ouvrage d'art qui a été dessiné par la DDE, que je remercie au passage. *(hors discours, mais ne pouvant pas s'en empêcher, il montre le terre plein central)* Pour une fois, les mecs étaient pas bourrés, ils ont réussi à faire un rond qui ressemble à quelque chose. *(reprenant la lecture de ses notes)* Cet élément routier devrait faciliter la circulation entre nos deux villages de Saint Kévin le Haut et Saint Kévin le Bas, en fluidifiant le transit...

L'AGRICULTEUR : Tu vois je t'avais dit que c'était pour fluidifier.

L'OUVRIER : Pour fluidifier le transit, tu t'y connais, toi ! *(il montre le ventre de l'agriculteur)*

L'ÉLU : *(reprenant plus fort pour cesser la discussion parasite)* En fluidifiant le trafic ce qui aura nécessairement des impacts positifs sur notre économie. D'ailleurs, il n'est pas impossible qu'on ajoute un jour une route à ce rond-point pour rejoindre notre futur

complexe aquatique.

(le gendarme pique du nez, rouvre un œil pour vérifier que la discussion ne le concerne pas)

L'AGRICULTURE : Un complexe aquatique ? Qu'est-ce que c'est que cette bestiole ?

L'OUVRIER : Une piscine.

L'AGRICULTEUR : On a une piscine, nous ?

L'ÉLU : *(agacé de ces messes basses)* Une piscine qu'on va construire très bientôt avec l'argent des subventions européennes dont une partie sera habilement détournée... euh utilisée pour améliorer les équipements de la mairie. *(marquant un pause, puis montrant la statue sous le drap)* Au milieu de ce rond-point, les citoyens ont tenu à édifier un monument culturel qui représente la région...

L'OUVRIER : *(l'interrompant)* En tout cas, nous on voulait pas !

L'AGRICULTEUR : Ouais, ça coûte trop cher les machins culturels.

L'ÉLU : *(énervé, il reprend)* Les citoyens ont insisté pour faire de cette place un lieu remarquable dont chaque Kévinois pourra être fier. Et je vous invite, dès à présent à découvrir cette œuvre, réalisée par un(e) artiste local(e) *(il s'adresse au gendarme, mais il dort)*

LE GENDARME : *(ronflant)* Rrrr

L'ÉLU : *(essayant de réveiller le gendarme sans le toucher pour l'instant juste en dirigeant sa parole vers lui, insistant, montant la voix)* Une œuvre que nous allons maintenant découvrir si quelqu'un veut bien tirer sur le drap... Oh !

LE GENDARME : *(ronflement encore plus sonore, avec un spasme)* Rrrrrr

L'ÉLU : *(descendant de son estrade pour lui mettre une gifle)* Oh !

LE GENDARME : *(se réveillant en sursaut, l'esprit confus, il rêvait à un braquage)* Hein ! Haut les mains ! Lâchez cette saucisse et tout se passera bien !

L'ÉLU : Vous voulez bien tirer sur le drap pour dévoiler la statue ?

LE GENDARME : *(reprenant ses esprits)* Excusez-moi, oui bien sûr... *(il se dirige d'abord à l'opposé de la scène vers le journaliste)*

L'ÉLU : *(retournant en direction de son estrade)* La statue !

LE GENDARME : Oui, bien sûr, la statue. Pardon... *(il va vers la statue, s'empare d'une extrémité du drap)* J'y vais ?

L'ÉLU : Et bien, oui, allez-y !

L'AGRICULTEUR : Depuis le temps qu'on veut voir ce qu'il y a là-dessous !

LE JOURNALISTE : Non ! Attendez, je suis mal placé, là ! *(il s'approche)*

L'ÉLU : *(impatient)* Allez-y...

LE GENDARME : *(petite hésitation)* J'ai le trac...

L'OUVRIER : Enfin, vous voulez que je le fasse à votre place ?

L'ÉLU : Non, pas vous, vous allez tout casser !

L'AGRICULTEUR : C'est fragile comme ça ? Eh ben, pour un truc qui coûte des millions...

L'ÉLU : *(excédé)* Vous allez tirer sur ce drap à la fin !

LE GENDARME : *(prenant une grande respiration)* Alors j'y vais !

L'OUVRIER : On vous regarde.

LE JOURNALISTE : Je filme.

LE GENDARME : Attention ! *(il ferme les yeux très fort puis tire sur le drap et dévoile une horreur indescriptible, tant sur la forme que sur la réalisation)*

L'AGRICULTEUR : Ah ben vingt Dieux, ça valait le coup d'attendre !

L'OUVRIER : Mais qu'est-ce que ça représente exactement ?

L'ÉLU : *(ne comprenant pas l'incompréhension)* Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

LE JOURNALISTE : C'est original. J'en ai jamais vu des comme ça...

LE GENDARME : *(toujours les yeux fermés)* Je peux ouvrir les yeux ?

L'OUVRIER : Honnêtement, je ne le vous conseille pas.

L'AGRICULTEUR : C'est un coup à devenir aveugle...

L'ÉLU : Mais qu'est-ce que vous dites, c'est très joli !

LE GENDARME : *(ouvrant les yeux, surpris)* Ah, c'est... C'est surprenant...

L'OUVRIER : C'est le moins qu'on puisse dire !

LE JOURNALISTE : Mais ceci dit, pour le coup, vous allez passer à la télé ! Jamais vu un truc pareil !

L'ÉLU : *(prenant la remarque comme un compliment)* C'est vrai ? Vous pensez que ça va

marquer les esprits ?

LE JOURNALISTE : Ah ben, ça, y a pas de doute ! Je pense même qu'il y a des gens qui vont faire régler leur téléviseur, après avoir vu ça...

L'OUVRIER : Dites, c'est pas pour dire du mal des gens, ou quoi que ce soit, hein. Mais votre femme (votre mari), là... Vous devriez l'emmener voir quelqu'un...

L'ÉLU : Voir quelqu'un ? Mais comment ? Pour quoi faire ?

L'AGRICULTEUR : Moi je connais un très bon vétérinaire, il peut vous la piquer discrètement... Personne n'en saura rien.

L'ÉLU : La piquer ? Mais enfin ! C'est une artiste !

LE JOURNALISTE : Ça oui, dans son genre, c'est une artiste...

L'ÉLU : Vous n'y connaissez rien ! Bande d'incultes !

L'OUVRIER : Non mais c'est à dire que moi j'ai peur que ça fasse des accidents, vous comprenez. *(il mime)* L'automobiliste il arrive là-dessus, vous voyez, ça lui fait un choc.

L'AGRICULTEUR : *(il termine l'argumentation de son copain en mimant)* Il regarde, et paf, c'est le sur-accident...

LE JOURNALISTE : *(complétant)* Remarquez, d'un autre côté, quand on voit ça, on fait attention. Que ça nous tombe pas dessus, déjà...

L'AGRICULTEUR : *(secouant l'objet)* Oui, parce que ça n'a pas l'air très stable en plus.

L'ÉLU : Arrêtez de toucher à ça !

LE JOURNALISTE : Dites, on avait parlé de petits fours, tout à l'heure. Vous en avez prévu assez, parce que...

L'ÉLU : Les petits fours, c'est pour ceux qui apprécient le monument à sa juste valeur.

L'AGRICULTEUR : Ah ben dans ce cas, vous en avez prévu trop !

L'ÉLU : De toute façon, vous croyez quand même pas que je vais sortir les bouteilles alors que le Préfet n'est même pas là ! Je les garde pour la prochaine fois...

Protestation de tous.

LE JOURNALISTE : Je vous préviens, moi je diffuse pas les images si vous me donnez pas un coup à boire !

LE GENDARME : Moi d'habitude je ne bois jamais pendant le service, mais là, comme j'ai enlevé tout mon uniforme...

L'AGRICULTEUR : Allez ! Un petit coup de mousseux pour fêter le nouveau rond-point.

L'OUVRIER : *(conciliant)* Et la jolie statue !

L'ÉLU : *(rassuré)* C'est vrai, vous commencez à vous y habituer ?

L'OUVRIER : C'est à dire que c'est pas comme si on avait le choix.

L'ÉLU : Bon, j'ouvre une bouteille, mais pas deux ! *(il se dirige vers les coulisses pour chercher une bouteille)*

LE JOURNALISTE : Et n'oubliez pas les petits fours !

(une fois qu'il a disparu)

L'OUVRIER : *(regardant la statue)* Mais qu'est-ce qu'on va faire de cette horreur ?

L'AGRICULTEUR : T'inquiète, dès qu'il a le dos tourné je lui fous un coup de tracteur.

L'OUVRIER : Mais tu vas en faire quoi ?

L'AGRICULTEUR : Je vais la mettre au milieu de mes champs. Pour faire peur aux oiseaux.

(l'élue revient avec une bouteille et un saladier de chips)

L'ÉLU : Voilà, allez-y, c'est la commune de Saint Kévin qui rince !

LE JOURNALISTE : C'est ça les petits fours, vous n'avez que des chips ?

L'ÉLU : Y a plus de sous, je vous ai dit !

LE GENDARME : C'est bon les chips. *(il prend le saladier, se sert et passe à l'ouvrier)*

L'OUVRIER : Mais oui, et puis, c'est nous qu'on les a payées, alors faut les manger. Sinon ça va se perdre... *(il se sert, et passe à l'agriculteur)*

L'AGRICULTEUR : *(il se sert largement)* L'inconvénient des chips... *(il en met une poignée en bouche et ne finit pas sa phrase avant d'avoir avalé, comme tout le monde le regarde attendant la fin de sa phrase, il fait un geste de l'index qu'il tourne au niveau de sa joue)* C'est que ça me fait péter...

Fin de la pièce. Baisser de rideau.